

Bibliothèque numérique

medic@

DAREMBERG, Charles Victor.
Fragment du commentaire de Galien
sur le Timée de Platon

Paris : Masson, 1848.



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?35297x16>

16

FRAGMENTS

DU COMMENTAIRE DE GALIEN

SUR LE TIMÉE DE PLATON,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN GREC ET EN FRANÇAIS,

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES,

SUIVIS D'UN ESSAI SUR GALIEN CONSIDÉRÉ COMME PHILOSOPHE.

PAR

le d^r Ch. DAREMBERG,

Bibliothécaire de l'Acad. nationale de médecine; Méd. du bureau de bienfais.; Méd. Inspecteur des écoles primaires; Memb. de la Société méd. du XII^e arrond.; Memb. de l'Acad. des sciences, arts et belles-lettres de Dijon; de la Société d'hist. natur. de Halle; de la Société nationale de Silésie, siégeant à Breslau; de la Société de médecine de Munich.



PARIS,
Chez VICTOR MASSON.

LEIPZIG,
Chez MICHELSEN.

MARS 1848.

175118

Du même auteur :

Exposition des connaissances de Galien sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux; in-4°. Paris, 1841.

HIPPOCRATE : Traduction des œuvres choisies; in-18. Paris, 1845.

Rapport adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique sur une Mission médico-littéraire en Allemagne et en Belgique; in-8°. Paris, 1845.

Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique sur une Mission médico-littéraire en Angleterre; in-8°. Paris, 1848.

Histoire et critique des Doctrines des maladies de la peau par ROSENBAUM; traduction française; in-8°. Paris, 1846.

Histoire de la Syphilis dans l'antiquité par ROSENBAUM, traduction française; in-8°. Paris, 1846.

Traité sur le Pouls attribué à Rufus d'Ephèse, publié pour la première fois en grec, avec une introduction et des notes; in-8°. Paris, 1846.

Description et extraits du manuscrit 2237, de la Bibliothèque nationale de Paris; in-8°. Paris, 1848.

Plan d'une Bibliothèque des médecins grecs et latins; in-8°. Paris, 1847.

Aurelius, de *Acutis passionibus*, nunc primum in lucem editit, C. Daremberg; in-8°. Breslau, 1847.

Cours au Collège de France sur l'histoire et la littérature des sciences médicales; 1^{re} année, 1^{re} leçon; 4^o leçon, résumé du cours. — 2^e année, 4^e leçon : Plan du cours de 1848. — Les autres leçons seront publiées dans le courant de cette année.

Pour paraître prochainement :

Ouvres médico-philosophiques de Galien, traduites pour la première fois en français; 2 vol. in-18.

Ouvres de Rufus d'Ephèse, texte grec, traduction et notes. 1 vol. in-8° (faisant partie de la *Bibliothèque des Médecins grecs et latins*.)

A Monsieur

M. Th. HENRI-MARTIN,

Doyen de la Faculté des lettres de Rennes,
auteur des *Études sur le Timée de Platon*.

D^r Ch. DAREMBERG.

FRAGMENTS
DU COMMENTAIRE DE GALIEN
SUR LE TIMÉE DE PLATON.

INTRODUCTION (*).

Personne n'ignore quelle grande place Galien tient dans l'histoire de la médecine ; mais on connaît moins bien le rôle qu'il a joué dans les destinées de la philosophie. Les historiens de cette science ont à peine parlé du médecin de Pergame ; le souvenir rapide et superficiel qu'ils lui ont consacré ne nous apprend rien de certain ni sur ses doctrines ni sur son influence. Un pareil oubli est certainement injuste.

Entraîné dès sa jeunesse vers la philosophie par une vocation naturelle et décidée, Galien n'a jamais séparé dans ses ouvrages l'étude de cette science de l'étude de la médecine ; il poussa même si loin cette alliance, qu'il composa des traités philosophiques à l'usage particulier des étudiants en médecine.

Critique et historien plutôt encore que philosophe dogmatique, n'ayant pas toujours une doctrine bien arrêtée, trop souvent incertain et en contradiction avec lui-même, éclectique en philosophie plus encore qu'en médecine, dialecticien comme Aristote dont il suivit presque tous les principes logiques, et auquel il doit la disposition méthodique de ses ouvrages, psychologue comme Platon qui lui a fourni ses plus belles inspirations sur la nature et sur la vie, Galien occupe une place à part dans l'histoire de la philosophie.

(*) Quelques lignes de cette introduction sont extraites de l'*Essai sur Galien considéré comme philosophe*.

S'il emprunte la forme à Aristote, il s'attache le plus ordinairement à Platon pour le fond des doctrines; il l'appelle *le prince des philosophes*. Hippocrate et Platon représentent pour Galien l'idéal en médecine et en philosophie; il leur a voué un véritable culte; son orgueil, son indépendance et son esprit de mordante critique s'abaissent toujours devant leur autorité. On ne sera donc pas étonné de trouver dans la vaste collection des œuvres de Galien plusieurs écrits particulièrement consacrés à l'examen des doctrines de ces deux grands hommes. Il nous a laissé un traité considérable *sur les Opinions d'Hippocrate et de Platon*, livre éminemment précieux pour l'histoire de la philosophie.

Entre autres traités consacrés exclusivement à Platon (1), Galien avait rédigé un commentaire *Sur ce que le Timée renferme de médical* (2); dans deux de ses ouvrages (3) il annonce ce com-

(1) Περὶ τῆς Πλάτωνος αἰρέσεως ἐν. — Πρὸς τοὺς ἑταίρους, ἢ Πλάτων. — Περὶ τῆς κατὰ Πλάτωνα λογικῆς θεωρίας. — Πλατωνικῶν διαλόγων συνόψεισι ἢ. — Περὶ τῶν ἐν Φιλίβω μεταβάσεων ἐν. — Je n'ai pas besoin d'ajouter que tous ces ouvrages, dont Galien nous fournit lui-même les titres dans son traité *sur les Livres qu'il a composés* (t. XIX, chap. 14, p. 46), sont jusqu'à présent perdus.

(2) Περὶ τῶν ἐν τῷ Τιμαίῳ ἰατρικῶς εἰρημένων ὑπομνήματα. — Dans le traité *de Mes livres*, chap. 14, t. XIX, p. 46. — Aristote nous apprend que Platon avait un enseignement réservé aux initiés (τὰ ἀγραφα δόγματα); les historiens de la philosophie affirment que cet enseignement est resté oral, ou du moins qu'aucune trace n'en est arrivée jusqu'à nous, et que les *Dialogues* ne représentent que la doctrine exotérique du chef de l'Académie. Mais j'ai relevé, le premier je crois, dans Galien (*de Subst. facult. nat.*, 1, 2, t. IV, p. 726) un texte qui me paraît infirmer cette assertion, texte d'après lequel le *Timée* serait précisément un livre réservé aux initiés (ἀμείβεται ἀκροάταις). — Cf. ma trad. des *Œuv. choisies d'Hipp.*, p. 380. — Ce témoignage de Galien est considérable et mérite de fixer l'attention. Du reste, le *Timée* par sa nature rentre très-bien dans la catégorie des livres acroamatiques.

(3) La mention du *Commentaire sur le Timée*, dans le traité *du Tremblement, de la palpitation, etc.* (chap. 7, p. 632, t. IV), se rapporte à l'opinion de Platon sur la cause du tremblement (p. 85, D). — Celle qui se trouve dans le traité *des Opinions d'Hippocrate et de Platon* (VIII, 5, t. V, p. 682, éd. K.) regarde le phlegme (p. 84, E.) et la couleur du sang dans les maladies (82, E et sq.). Galien ajoute: « Je réserve l'examen de ces questions pour un livre que mes amis me pressent de faire sur ce qu'il y a de médical dans le *Timée*. Beaucoup ont commenté les autres parties de ce livre, et même plusieurs plus longuement qu'il ne fallait, mais peu se sont occupés de ce qui intéresse la médecine, et aucun n'a traité convenablement ce sujet. » — Je trouve encore une mention indirecte de ce commentaire dans *de Dogm. Hipp. et Plat.*, IX, 8, p. 713, t. V.

mentaire ; il assure l'avoir fait dans un opusculé intitulé : *de Mes livres*.—Une grande partie de ce travail est jusqu'à présent perdue.

Gadaldinus en avait retrouvé en Italie un fragment assez long et important qu'il a publié en latin dans la deuxième édition latine de Galien, imprimée par les Junte, à Venise, en 1550 (1). Ce fragment a été reproduit par Chartier dans son édition gréco-latine des œuvres réunies d'Hippocrate et de Galien ; il contient ce qui regarde la comparaison des plantes avec les animaux et la fameuse mais si obscure théorie de la respiration. Depuis Gadaldinus on avait complètement perdu la trace du texte original de ce fragment, ou plutôt on s'était peu enquis de son existence.

C'est ce texte que je publie aujourd'hui ; je l'ai découvert dans un manuscrit de la Bibliothèque royale (2) ; malheureusement mon manuscrit n'offre pas une ligne de plus que celui sur lequel Gadaldinus a fait sa traduction ; il est même évident que l'un provient de l'autre, ou que tous deux ont été copiés sur le même prototype ; les variantes sont peu nombreuses ainsi que je m'en suis assuré par une collation exacte de la traduction de Gadaldinus ; toutefois, mon manuscrit est préférable au sien, ou, du

(1) En tête de sa traduction, Gadaldinus a mis l'avertissement qui suit :

Hoc fragmentum, a nobis inventum, et latinitate donatum, esse Galeni, stylus, et doctrina, et libri, quos ipse a se scriptos citat, indicant, quin et Galenus quoque octavo de Dogmatibus Hippocratis et Platonis libro, capite quinto [t. V., p. 682, ed. Kühn], et libro de Tremore, etc., capite septimo [t. VII, p. 632], facturum se explanationes, in ea quæ medice scripta sunt in Platonis Timæo, pollicetur : ac in libro de Propriis libris [cap. 14, t. XIX, p. 46], commentarios de hac re quatuor se fecisse affirmat.

(2) Ms. n° 2283, 1^o papier 16^e S., non paginé. Ce manuscrit se compose de plusieurs pièces primitivement isolées, et qui maintenant n'ont d'autres liens que la couverture qui les réunit ; il contient :

1^o Σχόλιον περί τοῦ ἀριθμοῦ.

2^o Ἐκ τῶν ὑπομνημάτων Βασίλειου εἰς τὸν πρῶτον τῶν στήλατευτικῶν.

3^o Fragments de Théophraste, tirés de Photius, sans titre initial, d'une autre main que celle qui a écrit les deux premières pièces ;

4^o Γαλινοῦ περί ἐπιδησιῶν (T. XVIII^e, p. 768) ; une nouvelle main ; écriture un peu plus ancienne ;

5^o Fragment du commentaire de Galien, sans titre, et inscrit au catalogue sous celui de : *Fragmentum medicum* (écriture des deux premières pièces). C'est sans doute à cause de ce titre que ce fragment est resté si longtemps ignoré ;

6^o Lettres de Turnèbe à Danèze, en grec.

moins, si le traducteur a eu un texte identique au nôtre, il ne lui est pas toujours resté fidèle.

Du reste, la traduction latine obscure, difficile à lire et souvent inexacte, a jusqu'à présent rendu peu de services à ceux qui se sont occupés du *Timée* de Platon; beaucoup même paraissent avoir ignoré son existence, ou du moins ont dédaigné de la consulter.

Si la publication d'un texte inédit excite toujours un véritable intérêt, lors même qu'on en possède une traduction latine, cet intérêt augmente encore quand cette traduction est très-défectueuse et par conséquent peu utile. D'ailleurs il s'agit de Platon, interprété par Galien; cette seule considération suffirait déjà certainement pour me justifier; mais en voici une autre beaucoup plus importante: ce commentaire jette un jour tout nouveau sur le texte de Platon; il fournit une excellente leçon pour un passage dont le texte vulgaire avait jusqu'ici fort embarrassé les éditeurs; il donne une explication nette et lumineuse de la théorie des *Nasses* qu'aucun traducteur ou commentateur n'a comprise dans tout son ensemble, bien que l'étude attentive du texte conduise à la même explication; du moins je l'avais trouvée avant d'avoir lu le Commentaire de Galien.

Je voudrais que ma découverte n'eût pas été bornée à de simples fragments; elle serait accueillie avec plus de faveur encore par les amis des lettres et de la philosophie; elle serait surtout plus agréable, puisque le regret d'une perte étendue ne viendrait pas se mêler au plaisir de retrouver un débris qui fait vivement désirer de posséder intégralement un ouvrage dont l'étude serait assurément fort profitable pour l'exacte interprétation des doctrines physiologiques de Platon.

Dans le dessein de compenser un peu cette perte, d'autant plus déplorable que le Commentaire de Proclus s'arrête avant la partie du *Timée* qui nous occupe, je me propose de réunir un jour, en un ensemble régulier, les nombreux passages que Galien a consacrés, dans ses divers ouvrages, à l'explication des doctrines de Platon. Entreprendre ce travail est, en quelque sorte, un devoir pour moi, puisque j'y suis encouragé par un maître

excellent qu'intéresse vivement tout ce qui touche à la gloire du philosophe qu'il a, pour ainsi dire, fait revivre en France, par une admirable traduction, et par de précieux commentaires.

L'authenticité du fragment que je publie ne saurait être contestée; le médecin de Pergame y renvoie à trois de ses ouvrages qui ne lui ont jamais été refusés; dans les deux qui sont arrivés jusqu'à nous, on retrouve les passages auxquels il fait allusion dans son commentaire. D'ailleurs, quand ces témoignages extérieurs feraient défaut, ne reconnaîtrait-on pas aussi Galien à chaque ligne, dans la forme du langage et dans la manière de raisonner.

Au bas de la première page du manuscrit, le copiste a écrit :

Ἰστέον ὡς τὸ τεμάχιον τοῦτο εὑρήται μὲν ἐν τινι παλαιῷ ὑπὸ τῶν σητῶν διαβεβρωμένῳ βιβλίῳ. Ἔστι δ' ἐξήγησις τῶν ἐν τῇ Τιμαίῳ τοῦ Πλάτωνος φυσικῶν· ἔοικε δ' εἶναι τοῦ Γαληνοῦ ἀνδρὸς φυσικωτάτου καὶ ἰατρῶν ἀρίστου· εἶθε δὲ καὶ τὸ ἐλλείπον εὑροίμεν ποτε.

Je ne saurais trop joindre mes vœux à ceux du copiste; mais je crains qu'ils ne demeurent complètement stériles.

Texte de Platon.

I. « Τὸ δ' ἐν τῇ περὶ τοὺς δακτύλους καταπλοκῇ τοῦ νεύρου καὶ τοῦ
« δέρματος ὁστοῦ τε ζυμμιχθέν ἐκ τριῶν ἀποξηρανθέν ἐν κοινόν ζυμπάντων
« σκληρὸν γέγονε δέρμα, τοῖς μὲν ζυμμιχθέν τοῖς δημιουργηθέν, τῇ
« δ' αἰτιωτάτῃ διανοίᾳ τῶν ἔπειτα ἐσομένων ἕνεκα εἰργασμένον· ὡς γὰρ
« ποτε ἐξ ἀνδρῶν γυναῖκες καὶ τὰλλα θηρία γενήσονται, ἠπίσταντο οἱ
« ζυμμιχθέντες ἡμᾶς, καὶ δὴ καὶ τῆς τῶν ὀνύχων χρείας ὅτι πολλὰ τῶν
« θρεμμάτων καὶ ἐπὶ πολλὰ δεήσονται ἔδεσαν, ὅθεν ἐν ἀνθρώποις εὐθὺς
« γιγνομένοις ὑπετυπώσαντο τὴν τῶν ὀνύχων γένεσιν. Τούτῳ δὴ τῷ λόγῳ
« καὶ ταῖς προφάσεσι ταύταις δέρμα, τρίχας ὀνυχὰς τ' ἐπ' ἄκροις τοῖς
« κώλοις ἔφυσαν (1). »

Commentaire de Galien.

..... προτεταγμένοις μορίοις, τὸ δέρμα δ' οὕτως αὐτῶν (2) περιλαμ-
βάνει τὰς τρίχας, ὡς τοὺς ὀδόντας οὖλα. Καὶ μέντοι καὶ ταῖς ὑποκειμέναις
φλεβῖν ὑπερφύονται σαφῶς οἱ ὀνυχες, ὥστ' ἔνεστι τῷ βουλομένῳ μὴ μόνον
ἐξ (3) ὁστοῦ καὶ νεύρου, καὶ δέρματος, ἀλλὰ καὶ σαρκὸς καὶ φλεβῶς ὑμείνων
τε καὶ συνδέσμων οἰεσθαι γεγονέναι τοὺς ὀνυχας. Εἴρηται δὲ περὶ τούτων
ἐπὶ πλέον ἐν ἄλλοις τέ τισι καὶ τῷ τρίτῳ περὶ τῆς Ἰπποκράτους
ἀνατομῆς (4).

Texte.

II. « Ἐπεὶ δὲ πάντ' ἦν τὰ τοῦ (5) θνητοῦ ζώου συμπεφυκότα μέλη καὶ
« μέρη, τὴν δὲ ζωὴν ἐν πυρὶ καὶ πνεύματι συνείδαιεν ἐξ ἀνάγκης ἔχειν
« αὐτὸ (6), καὶ διὰ ταῦτα ὑπὸ τούτων τηρόμενον, κενούμενόν τ' ἐφθινε,
« βοήθειαν αὐτῷ θεοὶ μηχανῶνται. Τῆς γὰρ ἀνθρωπίνης ζυγγενῆ φύσεως φύσιν
« ἄλλαις ιδέαις καὶ αἰσθήσεσι κεραυνόντες, ὥστ' ἕτερον εἶναι ζῶον, φυτεύ-
« ουσιν, ἃ δὴ νῦν ἡμερὰ δένδρα καὶ φυτὰ καὶ σπέρματα παιδευθέντα (7) ὑπὸ
« γεωργίας τιθασσῶς πρὸς ἡμᾶς ἔσχε. Πρὶν δ' ἦν μόνα τὰ τῶν ἀγρίων γένη
« πρεσβύτερα τῶν ἡμέρων ὄντα. Πᾶν γὰρ οὖν ὅ τί περ ἂν μετασχῆ τοῦ ζῆν
« ζῶον μὲν ἂν ἐν δίκῃ λέγοιτ' ὀρθότατα, μετέχει γε μὴν τοῦτο ὃ νῦν λέγομεν
« τοῦ τρίτου ψυχῆς εἶδους, ὃ μεταξὺ φρενῶν ὀμφαλοῦ θ' ἰδρῦσθαι λόγος, ὃ
« δόξης μὲν λογισμοῦ τε καὶ νοῦ μέτεστι τὸ μηδὲν, αἰσθήσεως δ' ἡδεῖας
« καὶ ἀλγεινῆς μετὰ ἐπιθυμιῶν. Πάσχον γὰρ διατελεῖ πάντα. Στραφέντι
« δ' αὐτῷ ἐν [ἐ]αυτῷ (8) περὶ [ἐ]αυτὸ, τὴν μὲν ἔσωθεν ἀπωσαμένην κίνησιν,
« τῇ δ' οἰκείᾳ χρησαμένη, τῶν αὐτοῦ τι λογίσασθαι κατιδόντι φύσιν (9) οὐ
« παραδέδωκεν ἢ γένεσις· διὸ δὴ ζῆ μὲν, ἐστὶ δ' οὐχ ἕτερον ζῶον, μόνιμον
« δὲ καὶ κατεβριζωμένον πέπηγε διὰ τὸ τῆς ἔξω αὐτοῦ κινήσεως ἐστε-
« ρῆσθαι. »

Texte de Platon ().*

I. « Dans cet entrelacement des nerfs avec la peau et les os qui constitue les doigts, une partie mêlée de ces trois substances et desséchée, devint une peau dure appartenant à ces trois genres à la fois, fabriquée d'après ces causes accessoires, mais formée par la cause suprême, par la Providence en vue des choses futures. Car ceux qui nous organisèrent savaient bien que de l'espèce virile devaient se former un jour des femmes et d'autres animaux, et ils comprenaient que la plupart des bêtes auraient besoin de se servir des ongles pour beaucoup d'usages, et c'est pour cela que, dès la naissance des hommes, ils ébauchèrent aussitôt la formation des ongles. Tels sont donc les desseins et les motifs d'après lesquels ils produisirent la peau, les cheveux et les ongles à l'extrémité des membres : »

Commentaire de Galien.

... La peau environne leurs racines (*c'est-à-dire celles des ongles*) de la même façon que les gencives entourent les dents; il est clair que les ongles sont implantés sur les veines sous-jacentes, de sorte qu'on peut croire, si l'on veut, qu'ils sont non-seulement formés d'os, de tissus nerveux (*fibreux*) et de peau, mais aussi de chairs, de veines, de membranes et de ligaments; nous avons parlé plus amplement de toutes ces choses dans d'autres ouvrages et surtout dans le troisième livre sur l'Anatomie d'Hippocrate.

Texte.

II. « Toutes les parties et tous les membres de l'animal mortel étant ainsi unis ensemble, comme nécessairement d'après sa nature, il devait vivre par le feu et par l'air, et qu'il était à craindre que, dissous et épuisé par eux, il ne vint à périr, les dieux lui préparèrent une ressource. Car formant une nature analogue à la nature humaine, mais avec des formes et une sensibilité différentes, ils en firent un second genre d'animaux: ce sont les arbres et tous ces végétaux qui maintenant, adoucis et formés par la culture, sont devenus pour nous domestiques; mais auparavant les espèces sauvages, plus anciennes que les espèces cultivées, existaient seules. Tout ce qui participe à la vie peut, en effet, à très-juste titre, être appelé animal; et ce dont nous parlons participe du moins à la troisième espèce d'âme, dont il est dit qu'elle est placée entre le diaphragme et le nombril, et dans laquelle il ne peut y avoir ni opinion, ni raison, ni intelligence, mais des sensations agréables et douloureuses avec des désirs. Car le végétal ne cesse d'éprouver toutes ces impressions; mais comme son agitation n'a lieu qu'en lui et sur lui-même, et qu'il repousse le mouvement qui vient du dehors, pour n'user que du mouve-

Commentaire.

Μέρη μὲν ὀνομαζέται πάντα τὰ συμπληροῦντα τὸ ὅλον, ἢ εἰς ἃ δικαιεῖται τὸ ὅλον, ἰδίως δὲ μέλη τὰ τῶν ζῶων καλεῖται μέρη (10). Νῦν οὖν τοῦ Πλάτωνος ἀντιδιηρηκῶτος τὰ μέλη τοῖς μέρεσιν, ἐνέστησε καὶ ἄλλην ὑπόνοιαν τοῦ σημαينوμένου λαθεῖν καθ' ἑκάτερον τῶν ὀνομάτων, ὡς τὰ μὲν ἰδίαν ἔχοντα περιγραφὴν θατέρῳ τῶν ὀνομάτων ὑπ' αὐτοῦ δεδῆλωται, τὰ δὲ τούτων αὐτῶν μέρη θατέρῳ, ποτέρῳ δὲ πότερα, μηκέθ' οἶόν τε βεβαίως ἀπορήνασθαι. Τοῦτο μὲν οὖν ἐν τοῖς ὀνόμασι καὶ σημαينوμένοις τὴν ζήτησιν ἔχει, μηδὲν συντελοῦν εἰς τὴν τῶν πραγμάτων ἐπιστήμην, ἰδωμεν δὲ μᾶλλον ἃ λέγει περὶ τῶν πραγμάτων αὐτῶν, ἐνθα φησίν· — « τὴν ζωὴν ἡμῶν ἐν πυρὶ καὶ πνεύματι κατ' ἀνάγκην εἶναι. » — Τεττάρων γὰρ ὄντων στοιχείων, ἐξ ὧν ἡ γένεσις τοῖς γεννητοῖς ἐστί, γῆς καὶ πυρός, ὕδατος τε καὶ ἀέρος, ὅτι τούτων τὰ μὲν ὑλικώτερα γῆ τε καὶ ὕδωρ ἐστὶ, τὰ δὲ ὄρατικώτερα καὶ μάλιστα ἐν τοῖς ζώοις (11), πῦρ τε καὶ πνεῦμα, σχεδὸν ἄπασιν ὁμολόγηται, τὸ δ' ὑπὸ τούτων διοικουμένον σῶμα πολλὰς ἔχειν ἀναγκαῖόν ἐστιν οὐ μόνον κενώσεις, ἀλλὰ καὶ τὰς ἀδήλους αἰσθήσει διαπνοάς τε καὶ ἀπορρόχας (12)· χρῆζει τοίνυν διὰ ταῦτα τροφῆς ἀναπληρούσης τὸ διαφορούμενον τῆς οὐσίας αὐτῶν, καὶ ταύτης ἕνεκα οἱ θεοὶ τὰ φυτὰ κατέσκευασαν, ἃ δὴ καὶ πρόσθεν εἰδείκνυμεν εὐλόγως ὑπ' αὐτοῦ ζῶα κεκληῖσθαι· προὔποκειμένου γὰρ τοῦ τὴν ψυχὴν ἀρχὴν εἶναι κινήσεως, ὁμολογουμένου δὲ καὶ τοῦ τὰ φυτὰ τὴν ἀρχὴν κινήσεως ἔχειν ἐν ἑαυτοῖς, ἐμφυχα προσηκόντως ὀνομασθήσεται, τὸ δ' ἐμφυχον σῶμα πάντες ἄνθρωποι καλοῦσι ζῶον. Εἰ δὲ καὶ Ἀριστοτέλης (13) βούλοιο μὴ μόνον τῷ ἐμφυχον εἶναι τὸ σῶμα ζῶον ὀνομάζεσθαι προσηκόντως, ἀλλὰ χρῆναι προστίθεσθαι τούτῳ αἰσθητικόν, οὐδὲ τούτου στερεῖται τὰ φυτὰ. Δέδεικται γὰρ ἡμῖν ἐν τοῖς περὶ (14) [οὐσίας] (15) τῶν φυσικῶν δυνάμεων ὑπομνήμασι, γνωριστικὴν δυνάμιν ἔχειν αὐτὰ τῶν τ' οἰκείων οὐσιῶν, ὑφ' ὧν τρέφεται, τῶν τ' ἀλλοτρίων, ὑφ' ὧν βλάπτεται καὶ διὰ τοῦτο τὰς μὲν οἰκείας ἔλκειν, τὰς δ' ἀλλοτρίας ἀποστρέφεται καὶ ἀπωθεῖσθαι, καὶ διὰ τοῦτ' οὖν ὁ Πλάτων εἶπεν αἰσθήσεως γένους ἰδίου μετέχειν τὰ φυτὰ· τὸ γὰρ οἰκεῖον τε καὶ ἀλλότριον γνωρίζει.

Ταῦτα μὲν εἰς τὴν τοῦ Πλάτωνος ῥῆσιν αὐτάρκως εἴρηται διὰ βραχείων, ἀπολείπεται δ' ἀναμνηστικὸς μίαν οὐσίαν λέγοντας εἶναι τῆς ψυχῆς ἡμῶν, δυνάμεις ἔχουσιν τρεῖς, λογιστικὴν τε καὶ θυμοειδῆ, καὶ τρίτην τὴν ἐπιθυμητικὴν, ὅτι (16) καὶ ἄλλοτε πολλάκις, ὡς εἰδείχθη, καὶ νῦν

ment propre, il ne lui a pas été donné de raisonner sur ce qui le concerne d'après la connaissance de sa propre nature. C'est pourquoi il vit et n'est pas autre chose qu'un animal; mais il est fixé d'une manière immobile et enraciné dans la terre, parce qu'il est privé de la faculté de se mouvoir hors de sa place. »

Commentaire.

On appelle *parties* ce qui constitue un tout, ou ce en quoi un tout se divise; on appelle proprement *parties* (μέρη) les membres (μέλη) des animaux. Mais Platon, opposant ici les *parties* aux membres, a imposé un autre sens à chacun de ces mots, appelle tout ce qui est limité de l'un de ces noms, et les parties de ce qui est limité par l'autre, mais il n'est pas possible de déterminer avec certitude à laquelle de ces deux significations répond chacun de ces deux mots. Du reste, cela est une question de mots et non de sens, et qui ne conduit pas du tout à la science des choses; voyons donc plutôt ce que Platon dit sur les choses elles-mêmes lorsqu'il écrit : « Que notre vie consiste nécessairement dans le feu et dans le pneuma. — Il y a quatre éléments d'où viennent tous les êtres : la terre et le feu, l'eau et l'air; on s'accorde presque généralement à regarder la terre et l'eau comme plus matérielles, l'air et le feu comme plus actifs, surtout chez les animaux; le corps régi par ces éléments doit avoir non-seulement plusieurs espèces d'évacuations, mais encore des perspirations insensibles et des exhalations; par conséquent, il a besoin de nourriture pour réparer les pertes de sa substance : c'est pourquoi les dieux ont créé les plantes. Nous avons déjà montré plus haut (dans la partie perdue du Commentaire) que Platon avait eu raison de les appeler animaux. Partant de ce principe que la vie est la source du mouvement, s'accordant à admettre que les plantes ont en elles la source de leurs mouvements, on les appellera à juste titre *animées*. Or, tous les hommes appellent animal un corps animé. Lors même qu'on croirait avec Aristote que, pour mériter le nom d'animal, il ne suffit pas d'être animé, mais qu'il faut encore jouir de la sensibilité, on reconnaîtrait que même les plantes ne sont pas dépourvues de cette propriété. Car nous avons montré dans l'ouvrage sur la Substance des forces physiques que les plantes ont la faculté de distinguer les substances avec lesquelles elles ont de l'affinité et qui les nourrissent de celles qui leur sont étrangères et qui leur nuisent, que, par conséquent, elles attirent les substances qui leur conviennent, rejettent et repoussent celles qui leur sont étrangères. Pour cette raison, Platon dit que les plantes ont une sensibilité spéciale, car elles distinguent ce qui est en rapport avec elles de ce qui ne leur convient pas.

Cela suffit pour expliquer en peu de mots les paroles de Platon; il me reste maintenant à rappeler à ceux qui sont d'avis que notre âme n'est qu'une seule substance qui a trois facultés, la

οὐχ ἥκιστα διὰ τῆς προκειμένης ῥήσεως ὁ Πλάτων εἶδος ἑφθ' ψυχῶν εἶναι τὸ ἐπιθυμητικόν, οὐχ ἑτέραν μὲν ἔχον ἐν φυτοῖς, ἑτέραν δ' ἐν ἡμῖν φύσιν, ἀλλὰ τὴν αὐτὴν, φησὶσθαί τε κατὰ τὸ ἥπαρ, οὐ κατὰ τὸν αἰσὶν δηλονότι τόπον, ἐν ᾧ τὸ τε θυμοειδὲς καὶ τὸ λογιστικόν, ὅπερ ἦν εὐλογον, εἰ μίᾳ οὐσίᾳ αἱ τρεῖς ἦσαν δυνάμεις, καθάπερ φασὶν οἱ τὴν καρδίαν υποθέμενοι τοιαύτην εἶναι. Κατὰ λόγον μὲν γὰρ ἐκεῖνοι μίαν οὐσίαν τιθέμενοι τῆς ψυχῆς δυνάμεις τρεῖς αὐτῆς εἶναι φασι τὰς γενικωτάτας, ὁ δὲ Πλάτων οὐ τὴν αὐτὴν οὐσίαν τοῦ λογιστικοῦ τῆς ψυχῆς τῷ ἀλόγῳ (17) καὶ ἐπιθυμητικῷ φησὶν ὑπάρχειν, ἀλλ' ἕτερον ἐκείνου, καὶ τοῦτο καὶ τῷ θυμοειδεῖ πολλάκις διαμάχεσθαι, καὶ μέντοι καὶ σύμμαχον ἔχειν (18) ποτὲ τὸ θυμοειδὲς κατὰ τοῦ ἐπιθυμητικῷ ἐν ἥπατι φηκισμένου (19). Αὐτὸς οὖν καὶ τὴν εἰκόνα τῆς ὅλης ἡμῶν ψυχῆς εἰς τὰ μυθεύμενα τῶν ζώων ἀνήνεγκεν, ὅταν αἱ ποιηταὶ λέγουσι τῆς Χίμαιρας καὶ Σκύλλης καὶ Κερεβέρου. Οὐδενὶ γὰρ εἰκάσθαι τῶν νῦν ὄντων ἐν τῷ κόσμῳ τὴν ψυχὴν ἡμῶν εὔρεν ἑτέρῳ κυριωτέρῳ. Ὁμοίᾳ μὲν γε καὶ ἡ κατὰ τὸν ἡνίοχόν τε καὶ τοὺς ἵππους εἰκων, ἀλλὰ τῆς ἐν τῇ (20) Πολιτεῖα λελεγμένης εἰκόνης ἀπολείπεται, καθ' ἣν ταῖς συνθέτοις ζώοις, ὡς ἡ Χίμαιρα μυθεύεται, τὴν ὅλην (21) ψυχὴν ἡμῶν εἰκάναι φησὶν. Παραθέμην δ' ἐμπροσθεν αὐτοῦ τὴν λέξιν, ἐν ᾗ ταῦτα λέγεται. Σχετλιαζέτωσαν οὖν, ὡς ἔθος αὐτοῖς ἐστὶ, γελῶντες ὅ' ἅμα καὶ βωμολογεύμενοι καὶ δικασύροντες ἡμῶν τὸν λόγον, ὡς ληρούντων, εἰ τρεῖς λέγομεν ἅς ἀπέδειξα, κατὰ μὲν τὸν ἐγκέφαλον τὴν ἀρχὴν εἶναι τῶν νεύρων τε καὶ προαιρετικῶν κινήσεων, ἐπεὶ δὲ πρὸς τούτοις αἰσθήσεων πέντε, κατὰ δὲ τὸ ἥπαρ αἵματός τε καὶ φλεβῶν καὶ τοῦ τρέφεσθαι τὸ σῶμα καὶ τοῦ γνωρίζειν τὴν τ' οἰκείαν οὐσίαν εἰς τοῦτο, κατὰ δὲ τὴν καρδίαν ἀρτηριῶν καὶ τῆς ἐμφύτου θερμασίας, καὶ σφυγμῶν καὶ θυμοῦ.— Πλάτων δ' ὀνομάζει τὰς ἀρχὰς ταύτας εἶδη ψυχῶν, οὐ μίᾳς οὐσίᾳς δυνάμεις μόνον. Ὅντος οὖν τοῦ καὶ τὰς οὐσίας αὐτῶν διαφερούσας εἶναι καὶ τὴν ἐν τοῖς εἰρημένοις σπλάγγχοις οἰκῆσιν, ἐξέσω τῷ βουλομένῳ δυνάμεις ἢ ἀρχὰς (21 bis) τρεῖς ὀνομάζειν, οὐ ψυχὰς· οὐδὲ γὰρ οὐτ' εἰς ἰατρικὴν οὐτ' εἰς φιλοσοφίαν βλαβησόμεθα, διοικεῖσθαι τὸ ζῶον ὑπὸ τριῶν ἀρχῶν εἰπόντες, ὧν τὴν μὲν ἐν ἐγκεφαλῷ ἰδρῶσθαι, τὴν δ' ἐν καρδίᾳ, τὴν δ' ἐν ἥπατι (22)· καὶ περὶ μὲν τούτων ἄλλοι, δ' δ' ἐπὶ τελείᾳ τῆς ῥήσεως ἔγραψεν ἰδιωμεν, ὅπως εἴρηται περὶ τε τῶν φυτῶν καὶ τοῦ τρίτου τῆς ψυχῆς εἶδους.

rationnelle, l'énergique, la concupiscible, que Platon, dans plusieurs autres endroits, et particulièrement ici, déclare, comme nous l'avons montré, que la faculté concupiscible est une espèce d'âme dont la nature est la même dans les animaux et dans les plantes.

[Chez les premiers], elle habite dans le foie, ce qui revient à dire qu'elle n'habite pas dans le même lieu que l'énergique et que la rationnelle; il serait cependant raisonnable qu'il en fût ainsi si ces trois facultés faisaient partie de la même substance ainsi que le prétendent ceux pour qui le cœur est [le siège de] cette substance; admettant que l'âme est une substance unique, ils disent, à bon droit, qu'elle a trois facultés principales; mais Platon dit que la substance de l'âme rationnelle diffère de celle de l'âme irrationnelle et concupiscible, qu'elle est souvent en lutte avec cette dernière et avec l'énergique; que quelquefois aussi elle prend pour auxiliaire l'énergique contre la concupiscible qui habite dans le foie; par conséquent, il compare toute notre âme aux animaux mythologiques, tels que les poètes nous les ont décrits, comme la Chimère, Cerbère et Scylla, car il ne put trouver dans le monde actuel un terme de comparaison plus exact; la comparaison de l'âme avec le cocher et les chevaux est dans le même genre, mais elle est inférieure à la première, laquelle se trouve dans [le IX^e livre de] la Politique, où il est dit que toute notre âme ressemble aux animaux composés comme la mythologie nous dépeint la Chimère. J'ai cité plus haut l'endroit où cela se trouve.

Il m'importe peu que mes misérables contradicteurs, agissant comme c'est leur coutume, se rient de mes discours, les tournent en ridicule, les traînent dans la boue! Je me soucie peu qu'ils me traitent de radoteur quand je prétends que des trois principes dont j'ai démontré l'existence, l'un a son siège dans le cerveau et préside aux nerfs, aux mouvements volontaires et de plus aux cinq sens, le second habite le foie et tient sous sa dépendance le sang, les veines, la nutrition du corps et la faculté de discerner la substance qui convient pour cette fonction, le troisième réside dans le cœur et dirige les artères, la chaleur innée, le pouls et les penchants généreux. Platon appelle ces principes des espèces d'âme et non des facultés d'une substance unique. S'il est vrai que leur substance soit différente et qu'elle réside dans les viscères que nous venons d'examiner, laissons à chacun le droit de dire que nous avons trois puissances ou principes et non pas trois âmes; car il n'importe ni à la médecine ni à la philosophie de dire que l'animal est régi par trois principes dont l'un réside dans le cerveau et l'autre dans le cœur, le troisième dans le foie. En voici assez sur ce point; passons à ce qui se trouve vers la fin du passage, et voyons comment Platon traite des plantes et de la troisième espèce d'âme.

Texte.

« III. Στραφέντι [γάρ φησιν] αὐτῷ ἐν ἑαυτῷ περὶ αὐτὸ, τὴν μὲν ἐξωθεν
« ἀπωσαμένῳ κίνησιν, τῆ δ' οἰκείᾳ χρησαμένῳ, τῶν αὐτοῦ τι λογισασθαι
« κατιδόντι φύσιν (*in cod.*—ει) οὐ παραδέδωκεν ἡ γένεσις· διὸ ζῆ μὲν, ἐστὶ
« δ' οὐχ ἕτερον ζῶου, μόνιμον δὲ καὶ κατεβριζωμένον πέπηγε διὰ το τῆς
« ἕξω αὐτοῦ κινήσεως ἐστερησθαι. »

Commentaire.

Δοκεῖ γὰρ ἐναντία τούτοις λέγειν ἐφεξῆς, ἐνθα φησὶ μόνιμόν τε καὶ κατεβριζωμένον πεπηγέναι διὰ τὸ τῆς ἕξω ἑαυτοῦ κινήσεως ἐστερησθαι. Χρῆ δ' ἀκούσας (*leg. ἀκούσαι*) κατὰ μὲν τὸν πρότερον λόγον οἰκείαν αὐτῆς κίνησιν, ὥσπερ οὖν καὶ ἐστὶ, καθ' ἣν ἐκ βραχυτάτου σπέρματος ἀρχόμενον ἄνω μὲν τὸ κλωροθῆν (23) αὐτοῦ, κάτω δ' ἀποταίνει τὰς ρίζας, ἔλκει δὲ τὴν ἐκ τῆς γῆς τροφήν, ἀναφέρει δὲ μέχρι τῶν ἐσχάτων βλαστημάτων, αὐξήσιν τ' ἔχει (24) μέχρι πλείου πάντων τῶν μορίων, ἀκίνητον δ' εἶναι κατὰ τὴν ὀνομαζομένην ὑπὸ τινων μεταβατικὴν κίνησιν, ἣτις ἀμειβόντων τοὺς τόπους καὶ μεθισταμένων ἐξ ἄλλης γῶρας εἰς ἄλλην γίνεται. Κατὰ ταύτην γὰρ αὐτὸ μόνιμόν τε καὶ κατεβριζωμένον ἔφη. Αὕτη μὲν ἡ ἐξήγησις μοι γέγονε κατὰ τὴν τῶν ἀπτικῶν (ἀπτικανῶν?) ἀντιγράφων ἔκδοσιν, ἐν ἑτέροις δ' ἐβρόν γεγραμμένον διὰ τὸ τῆς ἐξ αὐτοῦ κινήσεως, ἐνενόησα λείπειν τὸ ὡ σοιχείον, γράψαντος τοῦ Πλάτωνος διὰ τὸ τῆς ἕξω ἑαυτοῦ (25), ἵνα τὴν μεταβατικὴν κίνησιν ἀποφύγη τῶν φυτῶν μόνην :

Texte.

« IV. Ταῦτα δὴ τὰ γένη πάντα φυτεύσαντες οἱ κρείττους τοῖς ἥττοσιν
« ἡμῖν τροφήν τὸ σῶμα αὐτὸ ἡμῶν διωχέτευσαν, τεμόντες ὅσιν ἐν κήποις
« ὄχετοῦς, ἵν' ὥσπερ ἐκ νάματος ἐπιόντος ἄρδοιτο. »

Commentaire.

Ἔνεκα τοῦ τρέφεσθαι τὰ σώματα ἡμῶν παρεσκευάσθαι φησὶν ὑπὸ τῶν θεῶν τὰ φυτὰ, καταπινόντων ἡμῶν εἰς τὴν γαστέρα δηλονότι καρποὺς αὐτῶν καὶ μόρια, καὶ τῶν καταποθέντων (26) εἰς λεπτὰ καταθραυομένων, ὅπως ἀναδαθείη διὰ τῶν (27) φλεβῶν ὁμοίῳ [τρόπῳ] τῇ κατὰ τοὺς ἐν κήποις ὄχετοῦς, διὰ μὲν αὐτῶν τῶν ὄχετῶν φερομένου τοῦ ὕδατος, ἐξ αὐτῶν (28) δὲ διαδόσεως εἰς τὰ πλησίον μέρη τῶν κήπων γενομένης· καὶ τοσοῦτόν γε (29) διάστημα μεταξύ τῶν ὄχετῶν οἱ κηπουροὶ ποιοῦσιν, ὥς ἱκανὸν εἶναι διὰ παντός αὐτοῦ, (αὐτὸ) χωρῆσαι τὸ κατὰ διάδοσιν μέλλον ἐκ τῶν ὄχετῶν ἄρδειν τὰ μεταξύ.

Texte.

III. (*Répétition de la fin du précédent* : Comme l'agitation du végétal, etc.

Commentaire.

Plus bas, Platon semble dire le contraire de ce qu'il soutient dans la première phrase, car il avance que les plantes sont immobiles et enracinées parce qu'elles sont privées du mouvement propre (*ἴφ' ἑαυτοῦ*). Mais dans le premier endroit, il s'agit du mouvement appelé à juste titre propre (*οἰκεία*), mouvement par lequel les plantes prenant leur origine d'une semence très-petite, poussent en haut leur tige, et en bas leurs racines, tirent de la terre leur nourriture, qu'elles transportent jusqu'à l'extrémité des rameaux et reçoivent un accroissement considérable de toutes les parties; mais il n'est point question du mouvement qu'on appelle de locomotion, lequel a lieu quand on change de place, qu'on se transporte d'un lieu à un autre; c'est par rapport à ce mouvement que Platon dit les plantes enracinées. J'ai donné cette explication d'après les manuscrits d'Atticus; mais trouvant dans d'autres manuscrits *διὰ τὸ τῆς ἐξ αὐτοῦ κινήσεως*, j'ai cru qu'il manquait la lettre *ω*, et que Platon a écrit *διὰ τὸ τῆς ἐξω ἑαυτοῦ*, ne refusant aux plantes que le mouvement de locomotion.

Texte.

IV. « Après que les dieux supérieurs à nous eurent produit ces espèces nouvelles pour la nourriture de leurs inférieurs, de même qu'on établit des canaux dans les jardins, de même ils en pratiquèrent dans notre corps, afin de l'arroser, comme par le cours d'un ruisseau : »

Commentaire.

Platon dit que les plantes ont été formées par les dieux pour servir de nourriture à nos corps, car nous mangeons leurs fruits et leurs diverses parties, nous broyons ce que nous avons avalé, afin que la matière soit transportée dans nos veines de la même manière que le sont les eaux par les canaux d'irrigation dans les jardins; l'eau se répand par les canaux, et c'est de cette façon qu'elle se distribue aux parties adjacentes. Les jardiniers donnent aux intervalles des canaux une dimension suffisante pour que l'eau qui doit servir à l'irrigation des parties intermédiaires puisse les arroser dans toute leur étendue.

Texte.

« V. Καί πρῶτον μὲν ὄχτους κρυφαίους ὑπὸ τὴν εὐμφυσίν τοῦ δέρματος
« καὶ τῆς σαρκὸς δύο φλέβας ἔτεμον νοτιαίας [δίδυμον] ὡς τὸ σῶμα ἐτόγγυεν
« δεξιοῖς τε καὶ ἀριστεροῖς ὄν. »

Commentaire.

Ἐκ τοῦ κατὰ τοὺς κήπους παραδείγματος μετένεγκε τὴν τῶν ὄχτων
προσηγορίαν ἐπὶ τὰς φλέβας, ἐμνημόνευσε δὲ τῶν μεγίστων φλεβῶν, ἀφ' ὧν
αἱ καθ' ὅλον τὸ σῶμα περὶκασσι, νοτιαίας ὀνομάσας, ἐπειδὴ καθ' ὅλον ἐκπέ-
ταται τὸν νῶτον ἐκ τῶν ἐνδον δηλονότι (30) μερῶν αὐτοῦ. Καθ' ὅσον μὲν ὅν
φλέβας ὀνομάζει τὰ κατὰ τὸν νῶτον ἀγγεῖα, τῶν ἀρχαίων ὡς εἴρηται τὰς
ἀρτηρίας οὕτω καλοῦντων, ἀληθεύει (31), καθ' ὅσον δὲ διότι δίδυμόν ἐστι τὸ
σῶμα, διὰ τοῦτο δύο εἰκάζει τὰς φλέβας, οὐκ ἀληθεύει· οὔτε γὰρ ἁμοιοῶν τὰ
κατὰ τὸν νῶτον εἰσιν ἀγγεῖα, πατέρου μὲν αὐτῶν λεπτόν καὶ ἀσφυκτὸν ἔχον-
τος χιτώννα, πατέρου δὲ σφύζοντός τε καὶ τῆ πάχει πενταπλάσιον, ἢ ἑξαπλά-
σιον (32), ὃ καλοῦμεν ἰδίως ἀρτηρίαν. Ἄλλ' οὐδὲ τὸ μὲν ἐν τοῖς δεξιοῖς ἐστὶ,
τὸ δ' ἐν τοῖς ἀριστεροῖς μέρεσιν, ἀλλ' ἄμφω κατὰ τὸ μέσον τῆς βράχεις,
ἐκατέρωθεν δ' αὐτῶν ἐν νεῦρόν ἐστι, τὸ μὲν ἐν τοῖς δεξιοῖς ὄν, τὸ δ' ἐν τοῖς
ἀριστεροῖς.

Texte.

« VI. Ταύτας δὲ καθήκην παρὰ τὴν βράχιν, καὶ τὸν γόνιμον μεταξὺ λα-
« θόντες μυελόν, ἴν' οὗτός θ' (33) ὅτι μάλιχα θάλλοι καὶ ἐπὶ τὰ ἄλλα εὐ-
« ρους ἐντεῦθεν, ἅτ' ἐπὶ κάταντας ἢ ἐπίχυσιν γιγνομένη παρέχοι (in cod.-η)
« τὴν ὑδρεῖαν θυμάλην. »

Commentaire.

Γόνιμον μυελὸν εἶπε τὸν νοτιαῖον, οὐσης καὶ ταύτης παλαιᾶς ὀδύης, ὡς
καὶ τὸν Ἴπποκράτην (34) δοκεῖν αὐτῆς μετεσχηκέναι, καὶ νομίζειν ἐκ
τοῦ νοτιαίου μυελοῦ τὸ σπέρμα κατέρχεσθαι πρὸς τὸ τοῦ ἄβρενος αἰδοῖον.
θάλλειν δὲ τῇ κοινονίᾳ τῶν αἱματικῶν ἀγγείων τὸν μυελὸν εἶναι, τρεφόμενον
ἐξ αὐτῶν δηλονότι, καὶ ἐπὶ τὰ ἄλλα δὲ μόρια τοῦ σώματος ἐντεῦθεν θυμάλην
γίνεσθαι φησι τὴν ἐπίχυσιν, ὡς ἂν ἐκ τῶν μεγάλων ὄχτων εἰς μικροῦς (35)
τῆς νομῆς γενομένης. Ἐὖ δὲ — « ἅτ' ἐπὶ τὸ κάταντας, » — οὐ πάντη καλῶς
εἴρηται· καὶ γὰρ τὰ ὑψηλότερα μέρη τὰ περὶ τὸν τράχηλόν τε καὶ τὴν
κεφαλὴν τρέφεται διὰ τῶν φλεβῶν· ἐν μὲν ὅν τοῖς κάτω τοῦ διαφράγματος
μέρεσι τῆς βράχεις (36) ἢ τ' ἀρτηρία μεγίστη ἐπίκειται κατὰ τῶν σπονδύλων
ἄχρι περ ἂν εἰς τὰ ἀκέλη σχισθῆναι κατὰ τὸ πέρασ αὐτῆς· ἐν δὲ τοῖς ἀνω-

Texte.

V. « D'abord ils creusèrent des conduits cachés sous la chair
« et la peau unies ensemble, savoir les veines dorsales, qui sont au
« nombre de deux, de même que le corps se divise en deux cô-
« tés, le droit et le gauche :

Commentaire.

L'auteur a tiré de la comparaison avec le jardin le nom de *canaux* qu'il donne aux veines, parlant ici des grandes veines dont partent celles qui se distribuent à tout le corps; il les nomme dorsales, puisqu'elles s'étendent le long du dos, c'est-à-dire dans l'intérieur du corps. En nommant veines ces vaisseaux, Platon ne commet point une faute, car les anciens, comme nous avons dit, appelaient *veines* les artères; mais il ne dit pas vrai lorsqu'il soutient que le nombre de ces vaisseaux dépend de ce que le corps est double, car les vaisseaux dorsaux ne sont pas de la même espèce, l'un a des parois minces et ne bat pas; l'autre, appelé proprement une artère, bat, et ses parois sont cinq ou six fois plus épaisses; l'un n'est pas non plus du côté droit et l'autre du côté gauche, mais tous deux sont au milieu du rachis, et à chacun de leurs côtés se trouve un nerf, l'un à droite, l'autre à gauche. (*Grand sympathique*; voir ma *Dissert. sur Galien*, p. 59.)

Texte.

VI. — « Ils les envoyèrent le long de l'épine dorsale, compre-
« nant entre elles la moëlle génitale, afin que celle-ci eût autant
« de vigueur qu'il était possible, et que l'arrosement, ayant lieu
« vers les parties antérieures répandit partout une égale humi-
« dité. »

Commentaire.

Platon appelle *génitale* la moëlle dorsale, c'est également une ancienne opinion, car Hippocrate semble la partager: ainsi, pensant que le sperme descend de la moëlle du dos aux parties génitales de l'homme, Platon dit que la moëlle tire sa vigueur de sa communication avec les vaisseaux sanguins, étant nourrie par eux et que, par ces vaisseaux, il s'opère un arrosement égal dans toutes les parties, de même que la distribution de l'eau se fait des grands canaux dans les petits. Quand aux mots — « vers les parties inférieures » — ils ne sont pas tout à fait justes, car les parties supérieures, c'est-à-dire le cou et la tête, sont nourries par les veines. Au niveau de la partie sous diaphragmatique du rachis, la grande artère est placée sur les vertèbres jusqu'à ce qu'elle se divise vers son extrémité [*en iliaques primitives*] pour

τέρει τοῦ διαφράγματος ἢ μὲν ἀρτηρία μέχρι πλείους τοῖς σπονδύλοις ἐπιτέταται, παράκειται δ' αὐτῇ τις φλέψ μικρά, μόνα τὰ κατὰ τὰς ἐκπύωνοὺς πλευρὰς τοῦ θώρακος τρέφουσα τὰ κάτω· τὸ δ' ἀπὸ τοῦδε μέρους τῆς βράχειος ἅπαν τὸ ἄνω, καθ' ὅ τετταρες μὲν οἱ πρῶτοι τοῦ θώρακος σπόνδυλοι καίονται, μετ' αὐτοὺς δ' ἄχρι τῆς κεφαλῆς οἱ τοῦ τραχήλου πάντες, αὐτ' ἀρτηρίαν οὔτε φλέβα καθ' ἑαυτοῦ κειμένην ἔχειν (in cod. ἔχει), ἀλλ' ὡς ἔφην, οὐδὲν θαυμαστόν ἐστὶ τὰ κατὰ τὰς ἀνατομὰς ἀγνοῆσαι Πλάτωνα, καθάπερ καὶ Ὀμηρον, δεξις φησὶν (II., XIII, 546-7).

ἀπὸ δὲ φλέβα πᾶσαν ἔκερσεν,

Ἥτ' ἀνά νῦτα θέουσα, διαμπερές αὐγὴν ἰκάνει·

Texte.

« VII. Μετὰ δὲ ταῦτα σχίσαντες περὶ τὴν κεφαλὴν τὰς φλέβας καὶ δι' ἀλλήλων ἐναντίας πλέξαντες, διεῖσαν τὰς μὲν ἐκ τῶν δεξιῶν ἐπὶ τὰ ἀριστερὰ τοῦ σώματος, τὰς δ' ἐκ τῶν ἀριστερῶν ἐπὶ τὰ δεξιὰ κλίναντες, ὅπως δεσμός ἅμα τῇ κεφαλῇ πρὸς τὸ σῶμα ἦ μετὰ τοῦ δέρματος, ἐπειδὴ νεῦρος οὐκ ἦν κύκλω κατὰ κορυφὴν περιειλημμένη, καὶ δὴ καὶ τὸ τῶν αἰσθήσεων πάθος ἐν' ἑφ' ἑκατέρων τῶν μερῶν εἰς ἅπαν τὸ σῶμα εἴη διαδιδόμενον (37). »

Commentaire.

(38) Διέρχεται τις ἐδοξεν αἰ τ' ἐκ τῶν ἀριστερῶν εἰς τὰ δεξιὰ, αἰ τ' ἐκ τῶν δεξιῶν εἰς τὰ ἀριστερὰ, τοῖς δ' ἀκριβέστερον ἀνατέμνουσιν ἐνοῦσθαι [δοκεῖ] τὰ πέρατα αὐτῶν ἀλλήλοις, ὅπερ καὶ κατ' ἄλλα γίνεται μέρη τοῦ σώματος· δεσμὸν δ' ἡγεῖται μὲν τῆς κεφαλῆς εἶναι τὴν ἔνωσιν αὐτῶν, ἀγνοῖν τοὺς ὄντως δεσμοὺς αὐτῆς, μεγίστους μὲν τοὺς κατὰ τὰς βράχας, μικροὺς δὲ τὸν τε περικράνιον ὑμένα καὶ τὸ δέρμα, παχύτερον δὲ (cod. δὲ) τοῦ κατὰ τὸ σῶμα παντὸς δέρματος, ὡς ἐπιτετάσθαι δοκεῖν (39) ἐνδοθεν αὐτῇ σαρκοειδῆ τινα οὐσίαν λεπτὴν ἐσφιγμένην τε περὶ τὸ κρανίον· νεῦρον δὲ κατὰ τὴν κεφαλὴν οὐδὲν εἶναι φησὶ διὰ τὸ μὴ γινώσκων μὲν τὰ προαιρετικὰ προσαγορευόμενα, μήτε δὲ συνδετικὰ κατ' αὐτὴν εἶναι (40), μήτε τούτων τὰς ἀντεμπλοκάς γίνεσθαι τῶν φλεβῶν, ἵνα τὸ τῶν αἰσθήσεων πάθος εἰς ὅλον τὸ σῶμα (41) διαδίδεται, μὴ γινώσκων μὴ δ' ἐνταῦθα διὰ νεύρων τὰς αἰσθήσεις γινομένας, ὅπερ ὡς ἔφην καὶ τῶν παλαιῶν ἰατρῶν ἠγνόησάν τινες (42):

Texte.

« VIII. Τὸ δ' ἐντεῦθεν ἤδη τὴν ὑδραγωγίαν παρασκευάσαν (43) τρόπον τινὶ τοιῷδε, ὃν κατοφόμεθα ῥᾶον προδιομολογησάμενοι τὸ τοιόνδε, ὅτι πάντα, ὅσα

se distribuer dans les membres inférieurs. Dans les parties au-dessus du diaphragme, l'artère est couchée assez longtemps sur les vertèbres; à ses côtés se trouve une petite veine qui nourrit les parties inférieures du thorax au niveau des huit dernières côtes appelées fausses (*V. cave inférieure?*). Quant à la partie supérieure de l'épine formée par les quatre premières vertèbres de la poitrine (*vertèbres dorsales*), puis par celles du cou, jusqu'à la tête, elle n'a pas d'artère ni de veine qui reposent sur elle; mais, comme je le disais, il n'est pas étonnant que Platon ignore l'anatomie, de même qu'Homère qui dit :

« Il coupa toute la veine qui, courant le long du dos, parvient jusqu'au cou. »

Texte.

VII. — « Ensuite, vers la tête, ils divisèrent ces deux veines en plusieurs branches, et dirigèrent celles d'un côté vers celles de l'autre, de manière à les faire se croiser, inclinant celles de la droite vers la gauche du corps, et celles de la gauche vers la droite, afin qu'elles servissent, avec la peau, à lier la tête au reste du corps, puisqu'elle n'était point enveloppée de nerfs qui en fissent le tour par-dessus son sommet, et aussi, afin que les impressions des sens situés dans ces parties opposées fussent transmises dans tout le corps; »

Commentaire.

Quelques-uns ont cru que les vaisseaux du côté droit allaient au côté gauche, et ceux du côté gauche au côté droit, mais ceux qui ont disséqué plus exactement, admettent que leurs extrémités se réunissent ici comme dans les autres parties du corps; Platon avance que leur union sert de lien à la tête, ne connaissant pas ses véritables liens, d'abord les principaux formés par les sutures, puis les plus faibles formés par le péricrâne et par la peau, laquelle est plus épaisse que dans tout le reste du corps, car une mince couche de substance charnue semble la revêtir intérieurement et environner étroitement le crâne; il dit aussi, qu'il n'y a point de nerfs dans la tête, parce qu'il ne connaissait pas les nerfs volontaires, et que, dans cet endroit, il n'y a pas de nerfs ligamenteux; il ignorait aussi que cet entrelacement des veines ne se fait pas pour distribuer à tout le corps le résultat de l'affection (impression) des sens, car il ne sait même pas que la sensation est produite dans la tête par les nerfs, ignorance partagée aussi par quelques anciens médecins, ainsi que je l'ai déjà dit.

Texte.

VIII. — « Ensuite, ils préparèrent le liquide qui devait couler dans ces canaux, à peu près de la manière suivante, que nous

- ἐξ ἑλαττόνων συνίσταται, στέγει τὰ μείζω, τὰ δ' ἐκ μείζονων τὰ μικρότερα
- οὐ δύναται. Πῦρ δὲ πάντων γενῶν μικρομερέστατον, ὅθεν δι' ὕδατος καὶ
- γῆς ἀέρος τε καὶ ὄσων ἐκ τούτων συνίσταται διαχωρεῖ καὶ στέγειν οὐδὲν
- αὐτὸ δύναται. Ταῦτόν δὴ καὶ περὶ τῆς παρ' ἡμῖν κοιλίας διακνητέον, ὅτι
- σιτία μὲν καὶ ποτὰ, ὅταν εἰς αὐτὴν ἐμπέσῃ, σέγει, πνεῦμα δὲ καὶ πῦρ
- μικρομερέστερα (*in cod.*-στατα) ὄντα τῆς αὐτῆς ξυστάσεως οὐ δύναται. »

Commentaire.

Ἵδραγωγίαν ὠνόμασε τὴν διὰ τῶν φλεβῶν φορὰν τοῦ αἵματος, ἀπὸ τῆς προειρημένης εἰκόνας ἐπὶ τὸν ὁχέτον τὴν μεταφορὰν τῆς προσηγορίας ποιησάμενος· γίνεσθαι δὲ φησι, τοῦ πνεύματος ἅμα τῇ θερμασίᾳ διὰ τῆς κοιλίας ἐξιόντος, εἴθ' ἑκατῇ συναναφέροντος τὰ καταθραυσθέντα τῆς τροφῆς μόρια. Τὸ μὲν κεφάλαιον τοῦ λόγου συντόμως θ' ἅμα καὶ σαφῶς εἴρηται μοι, τὰ δ' ἐξῆς εἴρημένα δυσνόητά τε καὶ δύσρητά εἰσι, καὶ διὰ τοῦτο καθ' ἑκάστην λέξιν ἐξηγήσιν αὐτῶν ποιησάμενος, ἕστερον ἀθροίσω πρὸς μίαν ἅπαντα συνοψίν.

Texte.

- IX. Τούτοις οὖν κατεγρήσατο ὁ θεὸς εἰς τὴν ἐκ τῆς κοιλίας ἐπὶ τὰς
- φλέβας ὑδραίαν. »

Commentaire.

Τούτοις λέγει τοῖς προειρημένοις τῷ τε πνεύματι καὶ τῷ πυρὶ· πῦρ γὰρ ὀνομάζει τὴν ἐν τῷ σώματι θερμασίαν, ἀπὸ τοῦ γεννήσαντος αὐτὸ ζοιχείου τὴν προσηγορίαν μεταφέρων, ἑπειδὴ τὸ θερμὸν ἅπαν ἐπικρατεῖα πυρὸς γέγονε τοιοῦτον (*Cf.* § XVII, note 78).

Texte.

- X. Πλέγμα ἐξ ἀέρος καὶ πυρὸς, οἷον οἱ κύρτοι ξυνοψηνάμενος (44) »

Commentaire.

Τοῦς τῶν ἀλλείων κύρτους λέγει, οὐς εἰ μὴ τις ἴδοι πρότερον, οὐκ ἂν ἀκολουθήσει τοῖς λεγθησομένοις οὔσι δυσρήτοις, ὡς καὶ τοῖς ἐπικρατοῖς τοῦς κύρτους μόγις νοηθῆναι. Εἰ μὲν οὖν τις ἐπιβαλᾶττιον οἰκῆσιν ἔχοι (*in cod.*-ει), πειραθήτω πρότερον ἰδεῖν τοῦς κύρτους τῶν ἀλλείων· εἰ δὲ χειραῖός (45) τις καὶ ὄρειος εἴη, ἀλλὰ ταλάρους γε πάντως θεασάτο· νοήσας οὖν τούτους ἀτρή-

« observerons plus aisément après avoir commencé par convenir
« de ce point, que tous les corps composés de parties plus petites
« retiennent ceux dont les parties sont plus grandes, tandis que
« ceux-ci ne peuvent retenir les autres, et que le feu, étant de
« tous les corps celui dont les parties sont les plus fines, s'échappe
« à travers l'eau, la terre et l'air et tous les corps qui en sont
« composés. Il faut donc convenir qu'il en est de même de notre
« ventre, que les aliments et le breuvage, lorsqu'ils y tombent, s'y
« trouvent retenus ; mais que le souffle et le feu, étant plus déliés
« que les parties dont il se compose, ne peuvent être retenus
« par lui ; »

Commentaire.

Platon appelle arrosement le transport du sang par les veines, empruntant ce nom de la comparaison avec les canaux d'irrigation ; il dit que ce transport a lieu quand le pneuma, uni à la chaleur, traverse le ventre et emporte avec soi les parties broyées de la nourriture. Ce qu'il y a d'important dans les paroles de Platon vient d'être brièvement et clairement exposé par moi ; ce qui suit est difficile à comprendre et à expliquer ; pour cette cause, je commenterai mot pour mot, et je terminerai par un résumé :

Texte.

IX. — « C'est donc d'eux que Dieu se sert pour transporter
« le liquide du ventre dans les veines. »

Commentaire.

Le mot *τούτοις* signifie les choses susdites, c'est-à-dire le pneuma et le feu, car il appelle *feu* la chaleur intérieure, empruntant ce nom à l'élément qui la constitue, car tout ce qui est chaud possède cette qualité par la prédominance du feu.

Texte.

X. — « Il forma un tissu d'air et de feu semblable à une nasse, »

Commentaire.

Platon parle des nasses des pêcheurs. Il ne sera pas facile de suivre cette comparaison, si on n'a pas vu les nasses ; elle sera à peine comprise de ceux qui les ont vues. Si donc on demeure près de la mer, on peut d'abord essayer de voir les nasses des pêcheurs ; si, au contraire, on habite au milieu des terres et sur les montagnas, on a au moins vu des corbeilles à faire le fromage.

τους μὲν κατὰ τὴν βάσιν, ἀνεωγμένον δὲ τὸ ἄνω ζώμιον ἔχοντας, οὕτω τοῖς λεγθησομένοις προσεχίσθω τὸν νοῦν.

Texte.

« XI. Διπλᾶ κατὰ τὴν εἴσοδον ἐγκύρτια ἔχον (*in cod.-οντος*), »

Commentaire.

Νινοημένου σοι τοῦ τῶν ἀλλείων κύρτου ὅπερ ἐστὶ πλέγμα ἀπλοῦν, νόσον ἐν αὐτῷ περιεχόμενον ἴμοιον μὲν τῷ μεγάλῳ, μικρὸν δὲ, οἷον ἐκείνου κύρτου, ὅπερ ἐστὶ πλέγμα διὰ σχοίνων οἷονπερ τὸ ὅλον ἐκ τῆς τοῦ μεγάλου κύρτου βάσεως ἀνατεινόμενον, κοινήν μὲν ἔχον τὴν βάσιν αὐτῆς, τὸ δὲ ζώμιον οὐκ εἰς ἴσον ὕψος ἀνήκον τῇ περιέχοντι κύρτῳ, ἀλλὰ κατωτέρω πολὺ παρούμενον αὐτοῦ. Εἰ δὲ σοι νενοήται τὸ ἀπλοῦν ἐγκύρτιον τοῦτο, ἤδη ῥᾶδιον νοῆσαι καὶ τὸ διπλοῦν ὅποιον γὰρ ἐστὶ τοῦτο ὃ διηγησάμεν, τοιοῦτο καὶ ἄλλα περιεχόμενον ἐν τῷ μεγάλῳ κύρτῳ προσυπόθου· καπειδὴν καὶ τοῦτο νοήσῃς, ἐπ' αὐτῇ (46) νόσον ἀνατεινόμενον ἀπ' ἑκατέρου τῶν ἐγκυρτίων πλέγμα τι πρόμακας ἄχρι τοῦ ζώμιου τοῦ μεγάλου κύρτου, ὡς ἐσχίσθαι ὀρθὰ τὴν εἰς τὸν μέγαν κύρτον εἴσοδον τοῖς ἰχθύσι, τῶν μὲν καθ' ἕτερον (47) ζώμιον, τῶν δὲ κατὰ θάτερον εἰσιόντων· συμβήσεται γὰρ οὕτως καὶτοι διειρογομένους ἀλλήλων ἄλλως ἐνὶ λέγεσθαι περιέχεσθαι κύρτῳ τῷ μεγάλῳ, καθάπερ γε καὶ καθ' ἕτερον οὐκ, ἐν ἐνὶ γε τῶν σμικρῶν ὄντων κύρτων, οὓς ἐγκύρτια κάκλιχεν.

Texte de Platon.

« XII. Ἐν θάτερον αὖ πάλιν διέπλεξε δίκρουν : »

Commentaire de Galien.

Ἐν ἐγκυρτίων φησὶ τὸ ἕτερον διέπλεξε δίκρουν. Ὀνομάζεται δὲ συνήθως μὲν αὐτοῖς (αἰθίς?) ἕξλον δίκρουν τὸ δύο κεραίας ἔχον, ὃ Πλάτων δὲ νῦν μετήνεγκε τὴν προσηγορίαν ἐπὶ θάτερον τῶν ἐγκυρτίων ζώμιον (48), ὅπως νοήσωμεν αὐτὸ διττὸν καὶ κατὰ τοῦτο, τὴν δ' ἀσάφειαν ἐνειργάσασθαι, παραινθεὶς οὐκ ἀναγκαίως (49) ἐν τῷδε τοῦ λόγου μέρει· σαφέστερόν γ' ἂν ἐρμηνεύετο, λαγόντων ἡμῶν, ὥσπερ δύο τὰ ἐγκύρτια τῷ λόγῳ διέγραψεν, οὕτως καὶ τὸ ζώμιον εἶναι τελευτῶν εἰς τὸ ἄνω πέρασ τοῦ μεγάλου κύρτου βούλεται γὰρ ἡμᾶς νοῆσαι τῇ μὲν ἐκτὸς περιγραφῇ τοῦ μεγάλου κύρτου τὸ ἔξωθεν ἅπαν τῷ σώματι περικείμενον εοικέναι δέρμα, περιεχόμενα δ' ἐν αὐτῇ καθάπερ ἐγκύρτια κενά, δηλονότι τὰς ἐνδόν αὐτοῦ ἐχομένας χώρας (50), τὴν τε κατὰ τὴν γαστέρα, καὶ τὴν κατὰ τὸν θώρακα· δύο γὰρ ἐκ τούτων ἀνήκουσιν οἷον αὐλοὶ πρὸς τὴν τοῦ στόματος εὐρυχωρίαν· νόει δὲ μοι καὶ

Se figurant que ces corbeilles sont fermées au fond et ont une ouverture vers le haut, on étudiera avec attention ce qui suit :

Texte.

XI. — « Ayant à son ouverture deux nasses intérieures, »

Commentaire.

Qu'on se figure une nasse de pêcheurs réduite à sa paroi extérieure et qu'on place par la pensée dans son intérieur une autre nasse plus petite de la même forme que la grande et également faite de jonc, s'élevant du fond de la grande nasse ayant une base commune avec elle, mais s'ouvrant plus bas ; si on se représente cette petite nasse simple, il sera facile de la supposer double ; car il suffit d'en ajouter une autre contenue également dans la grande nasse semblable à celle que je viens de décrire. Lorsque vous vous serez fait une idée de cet assemblage de nasses, imaginez encore un tissu allongé qui s'étend de chacune des petites nasses jusqu'à l'ouverture de la grande, de sorte qu'il y ait une double entrée pour les poissons ; il arrivera de cette manière que quoique séparés les uns des autres, les poissons seront contenus dans la grande nasse ; mais qu'ils seront isolés dans chacune des petites nasses que Platon appelle ἐγκύρτια.

Texte.

XII. — « Dont il fit l'une fourchue. »

Commentaire.

Platon a fait fourchue une de ces nasses. On appelle ordinairement *fourchu* un bois qui a deux pointes (*une fourche*). Mais Platon a transporté cette dénomination à l'ouverture d'une des petites nasses, afin que nous nous la figurions fourchue dans cette partie. Il a rendu son explication générale obscure en ajoutant cette phrase sans nécessité dans cette partie de son texte. L'explication serait plus claire, si nous admettions qu'il a fait ouvrir les petites nasses à la partie supérieure de la grande, de même que par sa description, on voit que cette grande contient les petites. En effet, il veut que l'extérieur de la grande nasse soit pour nous la représentation de la peau qui enveloppe tout le corps ; que les deux petites nasses vides, contenues dans la plus grande, répondent aux cavités intérieures, je veux dire à celles du ventre et de la poitrine. Il y a deux tuyaux qui s'élèvent de ces cavités vers celle

κατὰ τὸ παρὸν ἕνεκα σαφηνείας τοῦ λεγομένου μηδὲως ἐν τῷ στόματι (51) περιεχομένην τὴν γλῶτταν· ἔσονται γὰρ οὕτως οἱ εἰς τὴν ἐντὸς εὐρυχωρίαν τοῦ στόματος ἦκοντες αἰλοὶ στόμαχος μὲν ἐκ τῆς κοιλίας, ἀρτηρία δ' ἡ τραχεία καλουμένη, διήκουσα πρὸς τὸν πνεύμονα, κείμενον ἐν τῇ κοιλότητι κατ' ἴσον τῷ ἑτέρῳ τῶν ἐγκυρτίων· κατὰ μὲν οὖν τοῦτο τὸ ζώμιον ἡ ἀναπνοὴ γίνεται, εἰσιόντος τε καὶ ἐξιόντος τοῦ πνεύματος, κατὰ δὲ θάτερον ἢ τῶν ἐσθιομένων καὶ πινομένων εἰς τὴν γαστέρα φορά. Τὸ μὲν οὖν πλεῖστον ἐκατέρου τῶν εἰρημένων ὑλῶν οὕτως εἰς τὸ σῶμα (52) διὰ τοῦ στόματος ἔρχεται, ὀλίγον δὲ τι βούλεται καθ' ἑκάτερον τῶν στομίων συνεισέρχεται πρὸς μὲν τὴν γαστέρα τοῦ πνεύματος, εἰς δὲ τὴν τραχείαν ἀρτηρίαν καὶ τὸν πνεύμονα τοῦ στόματος (53)· παρεθίς οὖν, ὡς ἔργον, τὸ ἕτερον τῶν ἐγκυρτίων εἶναι δίκρουν, ἀσάφειαν εἰργάσατο τῷ λόφῳ μετὰ τοῦ καὶ ἀντιλογίαν ἐπιδέχεται· τὴν γὰρ τῆς τραχείας γινομένην ἀναπνοὴν δίκρουν ἔφη ὑπάρχειν, εἶπε δὲ τοῦτο διὰ τὸ τὴν μὲν ἀναπνοὴν ἡμῖν γίνεσθαι διὰ τε τῆς βίβδος καὶ τοῦ στόματος, τὴν δ' ἐδωδὴν καὶ πόσιν διὰ μόνου τοῦ στόματος· ἔνθα φησὶ καὶ ἀντιλογίαν ποιήσασθαι (leg. ποιήσασθαι) τοὺς φιλεγγλήμονας· οὐ γὰρ μόνου θάτερου τῶν ἐγκυρτίων εἶναι φήσουςι τὰ δύο κέρατα (54), τό τε διὰ τῆς βίβδος καὶ τὸ διὰ τοῦ στόματος (55), ἐπειδὴ τὸ ζῶμα καὶ θάτερου (56) τοῦ κατὰ τὴν κοιλίαν κοινόν ἐστι κέρας. Ἐπεὶ δ' οὖν ἤδη νενόηται, τί βούλεται τὸ — « πᾶντι κύρτῳ προσοικεῖναι τὰ ἐν ἡμῖν, » — καὶ τίνα τοῖς ἐγκυρτίοις, ἐπὶ τῆς ἐφεξῆς αὐτοῦ λέξεις εἶναι καιρός.

Texte.

XIII. « Καὶ ἀπὸ τῶν ἐγκυρτίων δὴ διατείνετο, οἷον σχοῖνους κύκλω
« διὰ παντὸς πρὸς τὰ ἔσχατα τοῦ πλέγματος. »

Commentaire.

Τούτου τὸ ἀνάλογον οὐκέτι κατὰ τοὺς τῶν ἀλλείων ἐς κύρτους· ἀπὸ τῶν ἐγκυρτίων γὰρ πρὸς τὸ τοῦ περιέχοντος κύκλου (57) πλέγμα σχοῖνος οὐδεμία διήκει, κενοῦ τοῦ μεταξὺ παντὸς ὄντος· ἐν ἡμῖν δὲ διήκουσιν ἐκ τε τῆς κοιλίας καὶ τοῦ πνεύμονος εἰς ἅπαν τὸ σῶμα μέχρι τῶν ἔσχατων αὐτοῦ περάτων ἐκτὸς ἀρτηρίαι καὶ φλέβες, ἃς εἰκάζει σχοῖνοις ἀπὸ τῶν ἐγκυρτίων ἐπὶ τὸν κύρτον ἐκτεινομέναις (58).

Texte.

XIV. « Τὰ μὲν οὖν ἔνδον ἐκ πυρὸς συνεστήσατο τοῦ πλοκάνου (59)
« ἅπαντα, τὰ δ' ἐγκύρτια καὶ τὸ κύτος (Cf. notes 64 et 75) ἀεροειδῆ. »

de la bouche; figurez-vous maintenant pour plus de clarté qu'il n'y ait pas de langue dans la bouche : il y aura de cette manière deux conduits qui se rendent dans la cavité de la bouche, l'œsophage qui vient de l'estomac, la trachée-artère qui se rend au poumon, lequel est situé dans la cavité qui répond à l'une des petites nasses ; c'est par conséquent à travers cette dernière ouverture que se fait la respiration, par l'entrée et la sortie de l'air ; les aliments et les boissons passent à travers la seconde pour pénétrer dans le corps. Mais Platon prétend qu'une petite partie de l'air se rend dans l'estomac à travers l'œsophage et qu'une partie de la boisson descend au poumon par la trachée. — Ajoutant, ainsi que je viens de le dire, le mot *fourchue*, il a rendu son exposition obscure, et il fournit en même temps matière à controverse ; en effet, il dit que l'air entre dans la trachée à travers une double ouverture, puisque la respiration se fait aussi bien par le nez que par la bouche, tandis que l'introduction des aliments et des boissons se fait uniquement par la bouche. Ceux qui aiment la controverse élèveront une discussion, car ils soutiendront que les deux ouvertures des petites nasses, celle du nez et celle de la bouche n'appartiennent pas uniquement à l'une de ces nasses, car la bouche est une ouverture qui mène au canal de l'estomac et à celui qui se rend au poumon.

Puisque nous avons compris maintenant ce que signifie l'expression que — « *nos parties intérieures sont en tout semblables à une nasse* » — et que nous savons ce qui correspond aux petites nasses, il est temps de passer à ce qui suit :

Texte.

XIII. — « Il tendit partout comme des joncs, depuis les petites nasses jusqu'à la circonférence extrême du tissu intérieur. »

Commentaire.

L'équivalent de ces joncs ne se trouve pas dans les nasses des pêcheurs; car il ne s'étend pas des joncs des parois des petites nasses à ceux de la grande, mais tout l'espace intermédiaire est vide. Dans notre corps, au contraire, des veines et des artères s'étendent de l'estomac et du poumon vers tout le corps jusqu'à ses dernières extrémités, et ce sont ces vaisseaux que Platon compare à des joncs qui se rendent des petites nasses à la grande.

Texte.

XIV. — « Il composa de feu tout le tissu intérieur du panier, il fit aériennes les petites nasses et l'enveloppe extérieure de la grande. »

Commentaire.

Τοῦ πλοκάμου λέγει νῦν ὅλου τοῦ τῷ κύρτῳ παραπλησίου, ἐπειδὴ ἔστιν ἔνδον αὐτοῦ καὶ τὰ ἐγκυρτία, βούλεται δὲ τὴν περιεχομένην ὑπὸ τούτων χώρην ἀεροειδῆ μᾶλλον ὑπάρχειν, ἢ πυροειδῆ· διὰ τοῦτο προσέθηκε τῷ περὶ τοῦ παντός πλοκάμου λόγῳ· — « Τὰ ἐγκυρτία καὶ τὸ κύτος ἀεροειδῆ. » — Τὰ μὲν οὖν ἐγκυρτία προδήλως ἐστὶ τοιαῦτα· κενὴ γὰρ χώρα μόνον ἀέρα περιέχουσα κατὰ τὸν βούρακα φαίνεται, τὸ δὲ κύτος οὐδέτι προδῆλον ὅπερ (60) ἀεροειδὲς εἴρηται· δοκεῖ γὰρ ἐκ τοῦ κύτος ὀνόματος ὡς ἐν σημαίνεσθαι (61) τὸ σῶμα, περὶ ὅπερ ἂν ὁ λόγος γένηται, φαίνεται δὲ μάχεσθαι τοῦτο τοῖς προειρημένοις, εἴγε τὸ σύμπαν κύτος τοῦ κύρτου συμπληροῦται διὰ τε τῶν ἐγκυρτίων καὶ (62) τοῦ μεταξύ παντός, ὅσον ἀπὸ τούτων εἰς τὴν ἐκτός περιγραφὴν τοῦ κύρτου διήκει, καθὸ τὰς οἰόν σχοίνους διατεταμένους ἔφρασε τέτταρας (τε ἄρα?) ἡμᾶς νοεῖν, ἃς ἐλέγομεν ἀρτηρίας εἶναι καὶ φλέβας· καταλίποιο ἂν οὖν νοεῖν ἡμᾶς, τὸ κύτος τοῦ κύρτου λεγόμενον αὐτῷ τὸ ἔξωθεν αὐτοῦ πλέγμα· τοῦτο γὰρ ἐστὶ τὸ τὴν οὐσίαν ὅλην τοῦ κύρτου συνιστάνον· ὡς περ οὖν τὸ μεταξύ τούτου τε καὶ τῶν ἐγκυρτίων ἐννοοῦμεν ὑπὸ πυρός ἐπικρατούμενον, οὕτως ὑπ' ἀέρος ἐπικρατεῖσθαι χρὴ νοῆσαι τὸ ἔξωθεν αὐτοῦ πέρας (63), ὅπερ ἐστὶν αὐτὸ τὸ κύτος τοῦ σπλάγγνου, τοῦτο δ' ἂν ἐν ἡμῖν εἴη τὸ δέρμα, ψυχρὸν ὑπάρχον ὡς τὰ περιεχόμενα — *lacunula* — τοῦτο (cod. τούτῳ) συνεχὲς τῷ περίξ ἀέρι· καὶ μοι δοκεῖ βούλεσθαι δηλοῦν τὸν περιεκείμενον ἀέρα τὸν ψαύοντα τοῦ πλοκάμου μέρος τι καὶ αὐτὸν εἶναι τοῦ κύρτου, καὶ κατὰ τοῦτο μάλιστα τὴν ἀσάφειαν ὁ λόγος ἐσχηκέναι (64)· τούτου γὰρ ὑποτεθέντος, ἅπαντα ἀλλήλοις ὠμολόγηται κατὰ τὸν ἐξῆς λόγον, ἐφ' ὃν μετιέναι καιρός.

Texte.

« XV. Καὶ λαβὼν αὐτὸ (65) περιέστησε (66) τῷ πλασθέντι ζῳίῳ
« τὸν τρόπον τοιόνδε (67). »

Commentaire.

Τὸ προειρημένον ὑπ' αὐτοῦ πλοκάμου οὐκ ἔστι μὲν καθ' αὐτὸ, τὴν νόησιν δ' αὐτοῦ καθ' ἑαυτὴν λαβόντας ἡμᾶς οὕτω χρὴ συνάπτειν τῷ ζῳίῳ.

Texte.

« XVI. Τὸ μὲν τῶν ἐγκυρτίων εἰς τὸ στόμα μεθῆκε, διπλοῦ
« δ' ὄντος αὐτοῦ, κατὰ μὲν τὰς ἀρτηρίας εἰς τὸν πνεύμονα καθῆκε βιά-

Commentaire.

Platon appelle *panier* tout ce qui répond à la grande nasse dans laquelle les petites sont contenues ; il prétend que la capacité de ces petites nasses est constituée par de l'air plutôt que par du feu : voilà pourquoi il ajoute, après avoir parlé du *panier* tout entier : — « *Les petites nasses et l'enveloppe extérieure de la grande sont constituées par de l'air.* » — Il est clair qu'il en est ainsi pour les petites nasses, car l'espace vide dans la poitrine ne contient rien que de l'air ; mais on ne sait pas bien quel est ce *αἶρος* qu'il appelle *aérien* ; Platon semble vouloir par ce mot désigner comme *un* l'objet dont il parle ; ceci paraît en contradiction avec ce qui précède, car la totalité de la grande masse est constituée par les petites nasses, et par tout l'espace intermédiaire compris entre ces petites nasses et la grande, espace dans lequel il veut que nous nous figurions les joncs, lesquels sont, suivant moi, les artères et les veines ; il ne nous resterait par conséquent qu'à admettre que *αἶρος* signifie le tissu extérieur de la grande nasse, car ces parois constituent la substance de cette nasse. De même que le feu prédomine dans l'espace, compris entre la grande et les petites nasses, de même il faut admettre que l'air prédomine dans l'enveloppe extérieure [de la grande nasse], ce qui correspond chez nous à la peau laquelle est froide comme les corps environnants. La peau est en contact avec l'air ; et, si je ne me trompe, Platon veut dire que l'air extérieur qui touche au panier constitue lui-même une partie de l'enveloppe extérieure ; c'est surtout à cela que tient l'obscurité de son explication. Si nous supposons cela, tout est parfaitement d'accord dans ce qui suit, et que nous allons commenter.

Texte.

XV. — « Prenant cela, il en enveloppa de la manière suivante
« l'animal qu'il avait formé : »

Commentaire.

Le panier qu'il vient de décrire n'existe pas par lui-même, mais se le figurant comme s'il existait par lui-même, il faut l'appliquer à l'animal de la manière suivante :

Texte.

XVI. « Il introduisit l'ensemble des petites nasses par la
« bouche ; comme il y en avait deux, il fit descendre l'une par les

« τερον, τὸ δ' εἰς τὴν κοιλίαν παρὰ τὰς ἀρτηρίας, τὸ δ' ἕτερον σχί-
« σας, τὸ μέρος ἐκάτερον κατὰ τοὺς ὀχετοὺς τῆς βίνος ἀφῆκε κοινόν,
« ὡσθ' ὅτε μὴ κατὰ τὸ στόμα ἴοι θάτερον, ἐκ τούτου πάντα καὶ
« τὰ (68) ἐκείνου βρέματα ἀναπληροῦσθαι, τὸ δ' ἄλλο κύτος τοῦ
« κύτους περὶ τὸ σῶμα, ὅσον καὶ ἅλων ἡμῶν περιέψυσε. »

Commentaire.

Οὐ τοῦτο φησιν ὅτι τὸ μὲν ἕτερον τῶν ἐγκυρτίων εἰς τὸ στόμα
καθῆκεν· εἴρηκε γὰρ ἂν ἐφεξῆς, — « τὸ δ' ἕτερον εἰς τὸδε τι τοῦ σώμα-
τος, » — ἀλλ' ἐπὶ τὸν πλόκωνον ἀναφέρων εἶπεν, ὡς εἶναι τὸν ὅλον λόγον
αὐτοῦ τοιοῦτον, ὡς εἶπον· πλοκάνων τριῶν, ἐνὸς μὲν τοῦ μεγάλου κυ-
τους, δυοῖν δὲ τῶν ὅλων ἐγκυρτίων, τὸ μὲν τῶν ἐγκυρτίων πλόκωνον
εἰς στόμα τε μεθῆκε· διπλοῦ δ' ὄντος αὐτοῦ, κατὰ μὲν τὰς ἀρτηρίας
[εἰς πνεύμονα] (69) καθῆκε τὸ ἕτερον αὐτῶν, τὸ δὲ λοιπὸν ἐν εἰς
τὴν κοιλίαν παρὰ τὰς ἀρτηρίας· δυοῖν δ' ὄντων (70) τῶν ἐγκυρτίων,
ὡς εἴρηται, τὸ ἕτερον ὑπερ ἔφη (71) « καὶ πρότερον εἶναι δίκρουν,
σχίσας τὸ μέρος ἐκάτερον δίχα κατὰ τοὺς ὀχετοὺς τῆς βίνος ἀφῆκε
κοινόν. » — Διὰ τί τοίνυν κοινόν αὐτὸ εἶπεν, αὐτὸς ἐφεξῆς δηλώσει,
λέγων· — « Ὡσθ' ὅτε (72) μὴ κατὰ τὸ στόμα ἴοι θάτερον, ἐκ τού-
του πάντα καὶ τὰ (73) ἐκείνου βρέματα ἀναπληροῦσθαι· » τὸ γὰρ
τῆς ἀναπνοῆς ἐγκύρτιον δίκρουν γενόμενον ὁδοὺς ἔσχε τοῦ πνεύματος
δύο, μίαν μὲν κατὰ τὸ στόμα, τὴν δ' ἄλλην διὰ τῆς βίνος, ἥτις,
ὅταν ἢ τοῦ βρέματος εἰσοδος ἢ κατὰ τὸ στόμα (74) πεπαυμένη πως
ᾗ, καὶ τὴν ἐκείνου οὐσίαν ἐκπληροῖ. Ταῦτα εἰπὼν ὁ Πλάτων περὶ
τῶν ἐγκυρτίων, ἐφεξῆς ἔφη· καλεῖ δ' αὐτάς ἀπὸ τῆς ἐπικρατούσης
οὐσίας πυρὸς ἀκτίνας.

Texte.

« XVII. Καὶ πᾶν (75) δὴ τοῦτο τοτὲ μὲν εἰς τὰ ἐγκύρτια ἐυρέειν
« μαλακῶς, ἅτε ἀέρα ὄντα ἐποίησε, τοτὲ δ' ἀναρβεῖν μὲν τὰ ἐγκύρτια,
« τὸ δὲ πλέγμα, ὡς ὄντος τοῦ σώματος μανοῦ, δύεσθαι εἰσω δι' αὐ-
« τοῦ καὶ πάλιν ἔξω, τὰς δ' ἐντὸς τοῦ πυρὸς ἀκτίνας διαδέδει-
« μένας ἀκολουθεῖν, ἐφ' ἐκάτερα ἰόντος τοῦ ἀέρος, καὶ τοῦτο, ὥσπερ
« ἂν τὸ θνητὸν ζυνεστήκη ζῶον, μὴ διαπαύεσθαι γιγνόμενον. Τούτῳ
« δὲ δὴ τῷ γένει τὸν τὰς ἐπαννυμίας θέμενον ἀναπνοὴν καὶ ἐκπνοὴν
« λέγομεν θέεσθαι τοῦνομα. Πᾶν δὲ δὴ τό τ' ἔργον καὶ τὸ πάθος
« τοῦθ' ἡμῶν τῷ σώματι γέγονεν ἀφοδομένη καὶ ἀναφυχομένη τρέ-
« ψεσθαι καὶ ζῆν· ἵπότεν γὰρ, εἰσω καὶ ἔξω τῆς ἀναπνοῆς ἰούσης, τὸ

« artères (*trachée et bronches*) dans le poumon, l'autre dans le ventre le long des artères; divisant l'une d'elles en deux, il fit passer chacune des branches du tronc commun à travers les narines, de sorte que si l'un des flux ne se fait pas par la bouche, tout ce qui s'écoule habituellement par cette partie s'écoule alors par cette voie. Quant au tissu extérieur de la nasse, il s'étendit autour de toute la partie creuse de notre corps. »

Commentaire.

Platon ne dit pas que le Dieu introduit l'une des petites nasses par la bouche, car en effet dans ce cas il eût ajouté : « *L'autre dans telle ou telle partie du corps*; » mais il parle de l'ensemble des paniers (des petites nasses), de sorte que le sens de tout son texte est le suivant ainsi que je l'ai dit : comme il y a trois paniers, l'un est la grande nasse, les deux autres sont les petites; le dieu introduisit le tissu des petites nasses par la bouche, mais comme ce tissu était double, il fit descendre l'une d'elles par la trachée, et l'autre, dans le ventre, le long de la bronche; les petites nasses étant, ainsi qu'il vient d'être dit, au nombre de deux, divisant l'une d'elle, dont il a déjà dit qu'elle est fourchue, il fit passer à travers les conduits du nez les branches du tronc commun. Pourquoi se sert-il du mot *commun*? Il le montrera lui-même dans la suite, par les mots : « *De sorte que si l'un des flux ne se fait pas par la bouche, tout ce qui s'écoule habituellement par cette partie s'écoule alors par cette voie*; » car la petite nasse de la respiration étant fourchue a deux conduits pour l'air, l'un par la bouche, l'autre par le nez; ce dernier, si l'entrée de l'air par la bouche est interrompue d'une façon ou d'une autre, le supplée. Après avoir dit cela, Platon parle des petites nasses, il les appelle rayons de feu d'après la matière qui y prédomine.

Texte.

XVII. « Par la volonté du Dieu, tantôt toute cette enveloppe extérieure [aérienne de la grande nasse] coule doucement vers les petites nasses car elles sont aériennes; tantôt ces petites nasses elles-mêmes coulent au dehors; par suite de la porosité du corps ce tissu [extérieur] peut entrer et ressortir alternativement; les rayons entrelacés du feu intérieur suivent à leur tour les mouvements de l'air dans un sens comme dans l'autre, et cet effet, tant que l'animal mortel n'est pas dissous, continue toujours de se produire. C'est donc à cela, disons-nous, que celui qui appliqua les noms aux choses donna les noms d'inspiration et d'expiration, et c'est par cette fonction active et passive que le corps arrosé et ventilé peut se nourrir et

« πῦρ ἐντὸς ζυνημμένον ἔπηται, δικαιούμενον δ' αἰεὶ διὰ τῆς κοιλίας
« ἐσελθὼν τὰ σιτία καὶ ποτὰ λάβῃ, τήκει δὴ, καὶ κατὰ μικρὰ
« διαιροῦν, διὰ τῶν ἐξώθων ἥπερ πορεύεται διάγον, οἷον ἐκ κρήνης
« ἐπ' ὀχετοῦς ἐπὶ τὰς φλέβας ἀντλοῦν αὐτὰ, βρεῖν ὡσπερ αὐλῶνας διὰ
« τοῦ σώματος τὰ τῶν φλεβῶν ποιεῖ βρέγματα. »

Commentaire.

ὑπομνήσας ἡμᾶς αὐτοὺς (αὐτὸς?), ὅτι τὸν μὲν ὄλον κύρτον, τὸ τοῦδε
(in cod. lacunula) πέρας ὁ συνεχὲς ἐστὶ τῷ ἐξώθεν ἀέρι (76) βούλεται νοεῖν
ἡμᾶς ἐν ἐκυτῇ ἔχειν οἷον ἐγκύρτια δύο χώρας ἀέρος, τὴν μὲν ἐν τῇ
γαστρὶ, τὴν δ' ἐν τῷ θώρακι, τὸ δὲ μεταξύ τούτων, ὅπερ ἐστὶ τὸ
σῶμα, διατεταμένως (77) ἔχειν ἀκτῖνας πυρός, ἃς εὐλογόν ἐστι νοεῖν
ἡμᾶς διὰ τῶν ἀρτηριῶν καὶ φλεβῶν τετάσθαι, καὶ εἶναι ταύτας κί-
νοισι ὁδοῦς τῆς ἐφ' ἑκάτερα φορᾶς ἐσωθὲν τ' ἔξω, καὶ αὖθις ἐξώθεν
ἔσω, δύο εἶναι κινήσεις ἐναντίας ἀλλήλοις φησὶ τῷ παντὶ πλο-
κάνῳ, ποτὲ μὲν ἀπὸ τῶν ἐγκυρτίων ἄχρι τοῦ περιέχοντος ἡμᾶς ἀέρος
φερομένου, ποτὲ δ' ἀπ' αὐτοῦ πρὸς τὰ ἐγκύρτια· τίνα δὲ τρόπον
αἱ κινήσεις αὗται γίνονται, καὶ τίνα τὴν αἰτίαν ἔχουσι τοῦ μὴ παύεσθαι
ἄχρι περ ἂν ζῇ τὸ σῶμα, διὰ τῶν ἐφεξῆς ἐρεῖ, ἀλλὰ νῦν γε τὸν
προκείμενον λόγον συγκεφαλαιούμενος, τὴν ἐφ' ἑκάτερα κινήσιν ἀνα-
πνοὴν τε καὶ ἀνάδοσιν τροφῆς ἐργάζεσθαι δισσὴν. Ἐγὼ μὲν οὖν τὸ
συγκείμενον ὄλον ἐκ τε τῆς εἰσπνοῆς καὶ τῆς ἐκπνοῆς ἀναπνοὴν ὀνό-
μασα, τοῖς ἰατροῖς ἐπόμενος σχεδὸν ἅπασιν ὄντων γὰρ τριῶν πραγμά-
των, ἐνὸς μὲν τῆς εἰσω φορᾶς, δευτέρου δὲ τῆς ἔξω, καὶ τρίτου ἐξ
ἀμφοῖν συγκειμένου, τὴν μὲν ἔσω φορὰν τοῦ πνεύματος εἰσποὴν ὀνο-
μάζουσι, τὴν δ' ἔξω φορὰν ἐκπνοὴν, τὸ δ' ἐξ ἀμφοῖν σύνθετον
ἀναπνοὴν· ὁ δὲ Πλάτων τὴν εἰσπνοὴν ἀναπνοὴν ὀνόμασεν, ἣν γίνε-
σθαι φησὶ εἰς τε τὴν ἀρτηρίαν τὴν τραχεῖαν δηλονότι καὶ τὴν γασ-
τήρα· διαδεχομένης δὲ τὴν εἰσω φορὰν τοῦ πνεύματος τῆς ἔξω, κατὰ
τὴν μεταξύ χώραν τῶν τ' ἐγκυρτίων καὶ τοῦ μεγάλου κύρτου τέμνε-
σθαι τὰ σιτία καὶ τὰ ποτὰ κατὰ τὴν ἔσω κινήσιν τε καὶ φορὰν τοῦ
παντὸς πλοκάνου, συναναφέρεσθαι δ' εἰς τὸ σῶμα τῆς τε θερμασίας καὶ
τῆς πνεύματι καταβρασθέντα· τοῦτο μὲν ἢ καλούμενη πρὸς τῶν
ἰατρῶν ἀνάδοσις ἐστὶ, φερομένης τῆς τροφῆς διὰ τῶν φλεβῶν τε
καὶ τῶν ἀρτηριῶν ἐπὶ πάντα τὰ μέρη τοῦ σώματος (78)· τίς δ' ἡ
τῆςδε τῆς ἐφ' ἑκάτερα φορᾶς ἐστὶν αἰτία τῷ τε πνεύματι καὶ τῇ
θερμασίᾳ, μετὰ ταῦτα διερχεται.

vivre; en effet, lorsque l'air entre et sort, comme le feu intérieur qui lui est contigu avec lui le suit dans ce mouvement, et que ce feu, s'élevant toujours à travers le ventre, trouve dans son passage les aliments et la boisson, il les dissout, les divise en petites parties, les transporte à travers les conduits par lesquels il passe, et, les puisant comme à une source pour les verser dans les veines qui sont des canaux, il fait couler les courants des veines à travers le corps comme à travers une vallée qu'ils arrosent. »

Commentaire.

Rappelons-nous que, suivant Platon, il faut se figurer que toute la grande nasse, c'est-à-dire la partie périphérique du corps en contact avec l'air extérieur, contient en soi deux réceptacles d'air semblables à de petites nasses, l'une dans le ventre, l'autre dans la poitrine, et que l'intervalle qui existe entre les petites et la grande nasse, intervalle qui est le corps, est traversé par des rayons de feu; il est raisonnable de croire que ces rayons passent à travers les veines et les artères, et que ces vaisseaux leur servent de route dans leur mouvement de l'intérieur vers l'extérieur, et de l'extérieur vers l'intérieur; car Platon dit qu'il y a deux mouvements opposés dans l'ensemble des nasses, l'un s'opérant des petites nasses vers l'air ambiant et l'autre de l'air vers les petites nasses. Il nous apprendra dans la suite, comment se font ces mouvements et pourquoi ils ne cessent pas aussi longtemps que l'animal vit. Pour le moment, récapitulant son exposition, il dit que ce double mouvement forme une double respiration et une double distribution des aliments. Quant à moi, j'appelle respiration la fonction composée d'expiration et d'inspiration, d'accord en cela avec presque tous les médecins; car il y a trois choses: la première, le mouvement vers l'intérieur; la seconde, celui vers l'extérieur, et la troisième, résultant de ces deux mouvements. On appelle *inspiration* le premier mouvement, *expiration* le second, et *respiration* l'ensemble des deux. Platon, au contraire, appelle *l'inspiration* du nom de *respiration*, et dit que l'air passe par la trachée artère et par le ventre. Le mouvement vers l'extérieur succédant au mouvement vers l'intérieur, il dit que, dans l'espace entre la grande nasse et les petites nasses, les aliments et les boissons sont pressés et par suite morcelés pendant le mouvement vers l'intérieur, qui s'opère dans l'ensemble des nasses; après être morcelés, ils sont distribués dans tout le corps par la chaleur et le pneuma; c'est ce que les médecins appellent *distribution des aliments*, les aliments se portant dans toutes les parties du corps à travers les artères et les veines. Après cela, il expose quelle est la cause du double mouvement du pneuma et de la chaleur.

Texte.

« XVIII. Πάλιν δὲ τὸ τῆς ἀναπνοῆς ἴδιον πάθος, αἷς χρώμενον αἰτίαις
 « τοιοῦτον γέγονεν (leg. τοιοῦτο), οἷον περ [τὰ] νῦν ἐστίν· ὧδ' οὖν, ἐπειδὴ
 « κενὸν οὐδὲν ἐστίν, εἰς ὃ τῶν φερομένων δύνατ' ἂν εἰσελθεῖν τι, τὸ
 « δὲ πνεῦμα φέρεται παρ' ἡμῶν ἔξω, τὸ μετὰ τοῦτο ἤδη παντὶ ἄλλῳ
 « ὡς οὐκ εἰς κενόν, ἀλλὰ τὸ πλησίον ἐκ τῆς ἔδρας ὠθεῖ, τὸ δ' ὠθεύ-
 « μενον ἐξελαύνει τὸ πλησίον αἰεὶ, καὶ κατὰ ταύτην (79) τὴν ἀνάγκην
 « πᾶν περιελαυνόμενον, εἰς τὴν ἔδραν ὅθεν ἐξῆλθε τὸ πνεῦμα εἰσὶν
 « ἐκεῖσε καὶ ἀναπληροῦν αὐτήν, ζυνέπεται (80) τῷ πνεύματι, καὶ
 « τοῦτο ἅμα πᾶν, οἷον τροχοῦ περιαγομένου, γίγνεται διὰ τὸ κενόν
 « μηδὲν εἶναι· διὸ δὴ τὸ (81) τῶν στηθεῶν καὶ τοῦ πνεύματος ἐξί-
 « μεθιέν τὸ πνεῦμα πάλιν (82) ὑπὸ τοῦ περὶ τὸ σῶμα ἀέρος εἰσὶν
 « διὰ μανῶν (83) τῶν σαρκῶν δουμένου καὶ περιελαυνομένου γίνεται
 « πλήρες, αὔθις δ' (84) ἀποτρεπόμενος ὁ ἀήρ, καὶ διὰ τοῦ σώματος
 « ἔξω ἰὼν, εἰσὶν τὴν ἀναπνοὴν περιωθεῖ κατὰ τὴν τοῦ σώματος (85)
 « καὶ τὴν τῶν μυκτῆρων δίοδον. »

Commentaire.

Οὐδὲ κατὰ ταύτην τὴν ῥῆσιν εἶπεν ἤδη τὴν πρώτην αἰτίαν τῆς
 ἀναπνοῆς· [ἄλλ'] ἀμέλει συμπληρώσας αὐτήν, ἀρχεται τῆς μετ' αὐτὴν
 ὧδε· « τὴν δ' αἰτίαν τῆς ἀρχῆς αὐτῶν δετέην τήνδε (§ XIX) ». Τί οὖν ἐστίν
 ὃ νῦν κατὰ τὴν προκειμένην εἶπε τὸ κατὰ τὴν περίωσιν ὀνομαζο-
 μένην δόγμα (86), καθ' ἣν βούλεται γίνεσθαι τὴν τ' ἀναπνοὴν καὶ
 τὴν διαπνοήν; καλοῦμεν γὰρ οὕτως ἡμεῖς τὸ (87) μὲν ἀναπνοήν, ὡς
 εἴρηται, τὸ συγκεκριμένον ἐκ τῆς εἰσπνοῆς τε καὶ τῆς ἐκπνοῆς, ὅταν διὰ
 τοῦ σώματος ἄμφω γίνεται ταῦτα, τὴν (τὸ?) δὲ διαπνοήν, ὅταν
 καθ' ἕνα τὸ σῶμα· ἀμφοτέρω δὲ ταῦτα βούλεται (88) κατὰ τὴν πε-
 ρίωσιν γίνεσθαι, τῶνδε· ὅταν μὲν διὰ τοῦ σώματος ἐκπνεύω-
 μεν, συμβαίνει τὸν ἐκ τῶν κυρτίων ἀέρα φερόμενον ἔξω περιωθεῖν
 τὸν ἔξωθεν ἀέρα διὰ τοῦ δέρματος μόνου, τὸν δὲ φέρεσθαι πρὸς τὸ
 βάθος τοῦ σώματος ἀναπληροῦντα τὴν χώραν τοῦ κατὰ τὴν ἐκπνοὴν (89)
 ἀέρος ἐκτὸς φερομένου· ὅταν δ' αὖ πάλιν ἐπὶ τὴν διὰ τοῦ δέρματος
 ἐκτὸς φορὰν ὀρμήσῃ τότε (τε?) ἡ θερμασία καὶ τὸ πνεῦμα, περιωθεύμενον
 αὔθις τὸν ἔξωθεν ἀέρα φέρεσθαι διὰ τοῦ σώματος ἔσω τοῦ σώματος,
 ὅπερ, ὡς ἔφη, εἰσπνοή τε κυριώτερον ὑπὸ τῶν ἰατρῶν, οὐκ ἀναπνοή
 καλεῖται· γίνεσθαι δὲ φησὶν ὁ Πλάτων τὴν περίωσιν ταύτην διὰ
 τὴν ἀναγκὴν τοῦ κενοῦ, τοῦτέστι τοῦ μηδεμίαν χώραν γενέσθαι κενήν (90),

Texte.

XVIII. « Mais examinons de nouveau la respiration et voyons par quelles causes elle s'est établie telle qu'elle est aujourd'hui. Les voici. Comme il n'y a aucun vide dans lequel puisse entrer un corps mis en mouvement, et que le souffle est émis hors de nous, d'après cela, il est évident pour tout le monde qu'il n'entre pas dans le vide, mais qu'il pousse et déplace l'air voisin. Cet air poussé chasse d'autre air; et toujours ainsi de proche en proche, et, d'après cet effet nécessaire, tout l'air, poussé circulairement vers la place d'où le souffle est [primitivement] sorti, s'y introduit et la remplit en suivant toujours le souffle qui sort: tout ce mouvement, semblable à celui d'une roue que l'on tourne, a lieu parce que rien n'est vide. C'est pourquoi la cavité de la poitrine et du poumon chassant le souffle au dehors est remplie à son tour par l'air qui entoure le corps et qui, poussé circulairement, pénètre à travers le tissu peu serré des chairs: ensuite cet air, retournant sur ses pas et ressortant à travers le corps, force la respiration à rentrer par l'ouverture de la bouche et des narines. »

Commentaire.

Dans ce texte, Platon n'explique pas encore la cause première de la respiration; mais, après l'avoir sommairement indiquée, il commence à parler de la cause secondaire par les mots: « Il faut regarder comme cause du commencement de ces mouvements la suivante. » § XIX. Quel est donc le phénomène que, dans le texte actuel, il appelle la théorie de la *propulsion circulaire*, par laquelle il veut que se fasse la respiration et la perspiration? car nous appelons respiration, comme nous venons de le dire, ce qui est composé de l'inspiration et de l'expiration, quand ces mouvements se font par la bouche; nous nous servons du mot *perspiration* quand ces mouvements s'opèrent par tout le corps. Ces deux mouvements s'effectuent, soutient Platon, par la propulsion circulaire de la manière suivante: lorsque nous expirons par la bouche, l'air qui se porte à l'extérieur, en sortant des petites nasses, communique à l'air extérieur une propulsion à travers la peau; cet air se porte ensuite vers la profondeur du corps pour remplir l'espace que laisse l'air rejeté par l'expiration. Lorsque la chaleur et le pneuma se mettent de nouveau en mouvement pour s'échapper au dehors par la peau, l'air extérieur recevant à son tour une propulsion se porte vers l'intérieur à travers la bouche, c'est ce que les médecins appellent proprement *inspiration* et non *respiration*. Platon dit que cette propulsion se fait par la nécessité du vide, c'est-à-dire par la nécessité qu'il n'existe

καὶ διὰ τοῦτο [τοῦ] κενουμένου τὸ συνεχὲς ἔπεται τὴν χώραν αὐτοῦ πληροῦν (πληρώσον?), ὅπερ Ἐρασίστρατος ὀνομάζειν εἶπε τὴν πρὸς τὸ κενούμενον ἀκολουθίαν (91).

Texte.

« XIX. Τὴν δ' αἰτίαν τῆς ἀρχῆς αὐτῶν δευτέρου τήνδε· πᾶν ζῷον
« αὐτοῦ (92) τάντος (93) περὶ τὸ αἷμα (94) καὶ τὰς φλέβας θερμώ-
« τατα ἔχει, οἷον ἐν ἑαυτῷ πηγὴν τινα ἐνοῦσαν πυρός· ὁ (95) δὲ
« καὶ προσεικάζομεν τῷ τοῦ κύρτου πλέγματι κατὰ μέσον διατετα-
« μένον ἐκ πυρός πεπλεγθαι πᾶν (96), τὰ δ' ἄλλα ὅσα ἐξῶθεν
« ἀέρος· τὸ θερμὸν δὲ κατὰ φύσιν εἰς τὴν ἑαυτοῦ (97) χώραν ἐξῶ
« πρὸς τὸ συγγενὲς ὁμολογητέον ἵεναι· δυσὶν δὲ τοῖν διεξόδον (98)
« οὔσαι, τῆς μὲν κατὰ τὸ σῶμα ἐξῶ, τῆς δ' αὖ (99) κατὰ τὸ στόμα
« καὶ τὰς ῥίνας (100), ὅταν (101) μὲν ἐπὶ θάτερα (102) ὀρμήτη, θά-
« τερα περιωθεῖ, τὸ δὲ περιωσθὲν εἰς τὸ πῦρ ἐμπίπτον (103) θερμαι-
« νεται, τὸ δ' ἐξίον ψύχεται· μεταβαλλούσης δὲ τῆς θερμότητος, καὶ
« τῶν κατὰ τὴν ἐτέραν ἐξοδὸν θερμότερων γινομένων, πάλιν ἐκεῖνο
« ῥέπον αὖ τὸ (104) θερμότερον μάλλον πρὸς τὴν ἑαυτοῦ (105)
« φύσιν φερόμενον περιωθεῖ τὸ κατὰ θάτερα, τὸ δὲ τὰ αὐτὰ (106)
« πάχον καὶ τὰ αὐτὰ (107) ἀνταποδιδὸν αἰεὶ κύκλον (108) οὔτως
« σαλευόμενον ἔνθα καὶ ἔνθα ἀπειργασμένον ὑπ' ἀμφοτέρων τὴν ἀνα-
« πνοὴν καὶ ἐκπνοὴν γίνεσθαι παρέχεται. »

Commentaire.

Σαρῶς ἐδήλωσε νῦν τὴν ἐν τῷ βάθει χώραν, ἐν ᾗ φησὶν εἶναι (109)
τὸν οἷον κύρτον, ἣν ὀνόμασε πηγὴν τινα πυρός· ταύτην οὖν τὴν θερ-
μασίαν ἀναθεῖν βούλεται πρὸς τὸ συγγενές· εἴαν μὲν οὖν φθάσῃ κατὰ
τὴν διὰ τοῦ στόματος ἐξοδὸν ἢ ὀρμὴ τῆς [θερμασίας, τῆς] φλέβας
τὸ θερμὸν ἐμπίπτον ταῖς (110) ἐντὸς ἀεροειδέσι κοιλότησιν ἅμα μὲν τέ-
μνειν τε καὶ καταθραύειν τὰ κατ' αὐτάς, ἅμα δὲ καὶ συνεπισπᾶσθαι
τὸν ἐξῶθεν αἶρα, καὶ οὕτως συμβαίνειν τὸ μὲν περιωσθὲν εἰς τὸ θερ-
μὸν ἐμπίπτον, ὃ δὲ πῦρ ὀνόμασε, θερμαίνεσθαι, τὸ δ' ἐξίον ψύχεσθαι,
ἔπεσθαι δὲ πάλιν ἐν τῷδε, τὸ μὲν θερμανθὲν ἀναθεῖν πρὸς τὸ συγγε-
νές διὰ τῆς ἐκτὸς ἐπιφανείας, ἀκολουθεῖν δ' αὐτῷ τὸν κατὰ τὰς
ἐνδον κοιλότητος αἶρα, τούτῳ δὲ πάλιν ἔπεσθαι τὸν ἄχρι τοῦ στόμα-
τος, ᾧ τὸν ἐκτὸς ἀκολουθεῖν περιωσόμενον ὑπὸ τοῦ ἐξιόντος διὰ τὴν
κενὴν χώραν μηδεμίαν εἶναι τὴν ὑποδεξομένην τὸ φερόμενον ἐκ τοῦ

point de vide. De là résulte que si quelque chose est évacué, ce qui est contigu vient remplir l'espace laissé vide. Erasistrate a coutume d'appeler ce phénomène : *Remplacement au fur et à mesure du vide*.

Texte.

XIX. « Quant à la cause du commencement de ce mouvement périodique, la voici. Tout animal a une très-grande chaleur dans les parties intérieures où sont le sang et les veines, et c'est comme une source de feu qui est en lui. Ce que nous assimilons au tissu de la nasse et qui est étendu au milieu du corps est entièrement tissé de feu, tandis que toute l'enveloppe extérieure est d'air. Or, il faut convenir que naturellement le chaud se porte au dehors vers le lieu qui lui est propre, et où se trouve la masse de même nature que lui; et comme il y a deux issues, l'une à travers le corps, l'autre par la bouche et les narines, lorsque le chaud se précipite d'un côté, il repousse l'air vers l'autre : alors cet air, repoussé de ce côté, rencontre le feu et s'échauffe, tandis que l'air qui sort se refroidit. Comme la chaleur change ainsi de place, et que l'air situé à l'autre issue devient plus chaud, c'est alors de ce côté que l'air le plus chaud se dirige, et se portant au dehors vers la masse de même nature, il refoule celui qui se trouve à l'autre issue. Ainsi cet air, recevant et rendant toujours la même impulsion, est agité en cercle, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et par l'action qu'il subit ainsi que par celle qu'il fait subir, il produit la respiration. »

Commentaire.

Platon indique clairement l'espace qui est au fond [du corps], et dans lequel, selon lui, se trouve la grande nasse, qu'il appelle une source de feu ; il veut donc que cette chaleur s'élève vers ce qui est de même nature qu'elle. Si donc la chaleur qui s'échappe par la bouche, prend les devants, celle contenue dans les veines [vient à la suite et] tombant dans les cavités aériennes intérieures (*les petites nasses*), coupe et broie leur contenu, en même temps qu'elle attire l'air extérieur; il arrive de cette manière que ce qui est mû par la propulsion circulaire, tombant dans le chaud, appelé par lui *feu*, se réchauffe, et que ce qui sort au contraire se refroidit. Il en résulte de nouveau que ce qui est réchauffé s'élève vers ce qui est de même espèce à travers l'enveloppe extérieure ; que l'air contenu dans les cavités intérieures s'échappe à sa suite ; que celui-ci est à son tour suivi par l'air qui se trouve compris entre les petites nasses et la bouche, auquel succède enfin l'air extérieur mû par la propulsion circulaire de

σώματος ἔξω, καὶ κατὰ τοῦτο πάλιν ὠθούμενον τὸν πλησίον ἀέρα καὶ αὐτὸν αὖθις ὠθεῖν τὸν συνεχῆ, κάκεινον ὁμοίως τὸν μεθ' ἑαυτὸν, ἄλλοις ἂν ἐν τῇ περιώσει ταύτῃ πάλιν εἰς τὸ κενούμενον (111) τοῦ σώματος ὁ ἀναπληρώσειν ἀὴρ αὐτὸ παραγένηται· γίνεται τοίνυν ἡ τοιαύτη κίνησις οὐκ ἀκριβῆς κύκλος ἐπὶ τὰ αὐτὰ διὰ παντὸς περιφερόμενος, ἀλλ' ὡς αὐτὸς εἶπεν, ἐνθα καὶ ἐνθα, καὶ κατὰ τοῦτο διήνεγκεν ἡ τοῦ Πλάτωνος δόξα τῆς ἐξ Ἀκαδημίας, οὐχ ὡς Ἐρασίστρατος ἔγραψεν (112)· ἐκείνη μὲν γὰρ κατὰ κύκλον ἀκριβῆ διὰ παντὸς περιφέρεσθαι τὸν ἀέρα ἐπὶ τὰ αὐτὰ καὶ ὡσαύτως βούλεται, αὕτη δ' οὐ κατὰ κύκλον ἀεὶ τὸν αὐτὸν, ἀλλ' ὡς ἂν τις εἴποι, κατὰ δύο ἡμικύκλια ἐναντίας ἀλλήλοις κινούμενα (113).

Texte.

« XX. Καὶ δὴ καὶ τὰ τῶν περὶ τὰς ἰατρικὰς σικύας παθημάτων (114) αἷτια καὶ τὰ τῆς καταπόσεως τὰ τε τῶν βριπτουμένων, ἔσα ἀφεθέντα μετέωρα, καὶ ἔσα ἐπὶ γῆς φέρεται ταύτῃ διοικτέον, καὶ ἔσοι φθόγγοι ταχεῖς τε καὶ βραδεῖς, ὀξεῖς τε καὶ βαρεῖς φαίνονται, τοτὲ μὲν ἀνάριστοι φερόμενοι δι' ἀνομοιότητα τῆς ἐν ἡμῖν ὑπ' αὐτῶν κινήσεως, τοτὲ δὲ ἑύφωνοι δι' ὁμοιότητα· τὰς γὰρ τῶν προτέρων καὶ θαπτόνων αἰ βραδύτεροι κινήσεις ἀποπαυόμενας ἤδη τ' εἰς ὅμοιον ἐληλυθείας, αἷς ὕστερον αὐτοὶ προτφερόμενοι κινούσιν, ἐκεῖνας καταλαμβάνουσι (115), καταλαμβάνοντες δ' οὐκ ἄλλην (116) ἐπεμβάλλοντες ἀνετάραξαν (117) κινήσιν, ἀλλ' ἀρχὴν βραδυτέρας φορῆς κατὰ τὴν τῆς θάπτονος ἀποληγούσης δ' ὁμοιότητα προσάψαντες, μίαν ἐξ ὀξεῖας καὶ βαρείας συνεκράσαντο πάντην (118), ὅθεν ἡδονὴν μὲν τοῖς ἄφροσιν, εὐφροσύνην δὲ τοῖς ἔμφοσι διὰ τὴν τῆς θείας ἀρμονίας μίμησιν ἐν θνηταῖς γενομένην φορεῖς παρέσχον. Καὶ δὴ καὶ τὰ τῶν ὑδάτων βεύματα πάντα, ἔτι δὲ τὰ τῶν κεραυνῶν πτώματα καὶ τὰ θαυμαζόμενα ἠλέκτρον περὶ τῆς ἔλξεως καὶ τῶν ἡρακλείων λίθων (119), πάντων τούτων ἑλκὴ μὲν οὐκ ἔσιν οὐδενί ποτε, τὸ δὲ κενὸν εἶναι μηδὲν, περιωθεῖν τ' αὐτὰ ταῦτα εἰς ἀλλήλα τό τε (120) διακρινόμενα καὶ συγκρινόμενα πρὸς τὴν αὐτῶν διαμειβόμενα ἕδραν ἕκαστα (121) εἶναι· πάντα τούτοις τοῖς παθήμασι πρὸς ἀλλήλα συμπλεθεῖσι τεθαυματουργημένα τῷ κατὰ τρόπον ζητοῦντι φανήσεται (122). »

Commentaire.

Οὐκ οἶδα, τί δόξαν αὐτῶ τὴν τῆς περιώσεως δόξαν ἀντὶ τῆς ὀλικῆς

celui qui sort, comme il n'y a aucun espace vide qui puisse recevoir ce qui s'échappe du corps, et que cet air met de nouveau en mouvement celui qui est proche, et ce dernier celui qui vient après lui, jusqu'à ce que dans cette propulsion l'air soit parvenu à l'endroit d'où part l'air évacué et qu'il doit remplir. Ce mouvement, par conséquent, ne forme pas exactement un cercle, qui retourne toujours au même point, mais, comme Platon le dit lui-même, qui va et vient. Sur ce point là, la doctrine de Platon diffère de celle de l'Académie, non pas comme Erasistrate l'a écrit, car les Académiciens prétendent que l'air se meut dans un cercle parfait, revenant toujours de la même manière au même point; Platon, au contraire, soutient qu'il ne se meut pas toujours dans le même cercle, mais, pour ainsi dire, dans deux demi-cercles qui marchent en sens opposé.

Texte.

XX. « C'est d'après le même principe qu'on peut trouver la cause de l'action des ventouses médicales, celle de la déglutition, celle du mouvement des corps lancés, soit qu'ils s'élèvent vers le ciel, soit qu'ils roulent sur la terre, et celle des sons qui paraissent rapides ou lents, aigus ou graves, et qui tantôt prennent des dissonnances à cause de la dissemblance des mouvements qu'ils excitent en nous, tantôt forment des consonnances à cause de leur ressemblance. En effet, les mouvements des sons les plus rapides, qui arrivent les premiers, diminuent et sont déjà semblables à ceux des sons les plus lents, lorsque ceux-ci arrivent plus tard, les agitent en les rattrapant, mais sans les troubler par l'addition d'une impulsion différente : le commencement d'un mouvement plus lent s'adapte ainsi à la fin semblable d'un mouvement d'abord plus rapide, et ce mélange de l'impression d'un son aigu et de celle d'un son grave produit une impression unique, d'où résulte du plaisir pour les insensés, et du contentement pour les hommes sages, à cause de cette imitation de l'harmonie divine qui a lieu dans des mouvements mortels. Il en est de même de tous les mouvements des eaux, de même de la chute des foudres, et des effets si admirés du succia et de la pierre héraclienne pour attirer. Il n'y a réellement de force d'attraction dans aucun de ces corps; mais c'est que d'une part rien n'est vide, et ces objets se poussent circulairement les uns vers les autres; de l'autre, se dilatant et se resserrant tous, après avoir changé leurs places, ils reviennent chacun à la leur; telles sont les causes qui, combinées ensemble, produisent toutes ces merveilles, comme pourra s'en convaincre celui qui dirigera convenablement ses recherches.

Commentaires.

Je ne vois pas ce qui a pu conduire Platon à préférer la théo-

εἴλετο, κατὰ τοῦτο μόνον σχεδὸν ἀποστάς Ἱπποκράτους (123):
ὅτι μὲν γὰρ τὸ τῆς ἀναπνοῆς, εἴτ' ἔργον, εἴτε πάθος χρὴ καλεῖν, οὐ
γίνεται κατὰ περίωσιν, Ἐρασίστρατος εἰδείξεν, ἐλέγξας τὴν (124)
Ἐρακίου δόξαν· ὅτι δ' ἐπικαιροτάτη τῶν φυσικῶν δυνάμεων ἡ δὴ καὶ,
δείχεται μὲν τοι καὶ διὰ τῆς τῶν φυσικῶν δυνάμεων πραγ-
ματείας (125) εὐθέως κατὰ [τὸ] πρῶτον ὑπόμνημα, φαίνεται δ' ἄνερ-
γῶς καὶ πρὸ τῆς διὰ μακρῶν λόγων ἀποδείξεως· ἐὰν γὰρ τις εἰς (126)
ὔδωρ καθεῖς ἀλλίσκον, ἢ τινὰ κάλαμον εὐθύτητον, ἐξέλκῃ (cod. ἐξέλκων)
τῷ στόματι τὸν ἀέρα, συνακολουθήσει τὸ ὔδωρ, οὐδεμιᾶς αἰτίας ἑτέρας
προηγούμενης τῆς κατὰ τὴν ὅλην ἀνεργείας· ἡμέτερον γοῦν ἐσιν, ὅποτε
βουληθεῖμεν περιθεῖσι τὰ χεῖλη τῷ κάλαμῳ τὸ περιεχόμενον ἐν αὐτῷ
πρὸς ἡμᾶς ἑαυτοῦς ἔλκειν· εἰ δ' οὐκ ἐστὶ τοῦτο ἡμέτερον ἔργον, οὐκ
(οὐδ'?) ἀρχὴν τῆς κινήσεως ἐξ ἡμῶν ἔξει (127). Φαίνεται δὲ καὶ ἡ καρδία,
κὰν ἐξαιρεθῆι τοῦ ζώου, τὴν κίνησιν ἄχρι πολλοῦ διαφυλάττουσα κατὰ τὴν
τὴν διαστολὴν καὶ τὴν συστολὴν· ὥσπερ οὖν ἐν τῇ συστολῇ τὸ περιεχό-
μενον ἐκθλίβει σαφῶς, οὕτως ἐν τῇ διαστολῇ τῇ πρὸς τὸ κενούμενον
ἀκολουθία (128) τὸ ἀναπληρῶσον τὸ κενούμενον αὐτῆς ἐπισπᾶται.

Ce qui précède était imprimé, lorsque j'ai retrouvé dans un manuscrit de notre Bibliothèque (n° 2147, in-folio, papier, du seizième siècle) une citation du *Commentaire de Galien sur le Timée*. Cette mention m'est fournie par un scholiaste de Galien lui-même, scholiaste dont personne n'a parlé jusqu'à présent; son travail n'est pas sans intérêt; je l'ai copié, et je compte le publier bientôt. Voici cette citation qui est faite à propos de la définition des éléments: φησὶ γὰρ ὁ Γαλιηνός ἐν τοῖς ἐν Τιμαίῳ ἰατρικῶς εἰρημένοις τῷ Πλάτωνι· οὕτως μόρια ἅττα δανεισάμενος ὁ δημιουργὸς πυρὸς τε καὶ γῆς καὶ ἀέρος καὶ ὕδατος διέπνευσε τὸν ἄνθρωπον.

On voit par là que le *Commentaire de Galien* s'est conservé assez longtemps dans son intégrité. Ne désespérons donc pas de le trouver un jour tout entier.

rie de la *propulsion* circulaire à celle de l'*attraction*, ne s'écartant guère qu'en cela des opinions d'Hippocrate. Que la respiration soit un *acte* ou une *affection*, elle ne se fait pas par l'impulsion circulaire; Erasistrate l'a démontré, réfutant l'opinion d'Hestiée. J'ai établi dans le premier livre de mon traité sur les *Facultés naturelles*, que l'attraction est la principale des facultés, et je le prouverai sans qu'il soit besoin de beaucoup de paroles. Si on met dans l'eau un tuyau ou un jonc percé dans toute sa longueur, et qu'on aspire l'air par la bouche, l'eau sera attirée sans qu'aucune autre cause précède la force attractive; ainsi toutes les fois que nous le voulons, en appliquant les lèvres autour d'un chalumeau, nous pouvons attirer dans notre bouche ce qu'il contient. Si ce n'est pas nous qui accomplissons ce phénomène, il n'aura pas non plus son principe de mouvement en nous. Ainsi le cœur, quoique arraché du corps, continue longtemps ses mouvements de contraction et de dilatation. De même que le cœur, dans la contraction, rejette ce qu'il contient, ainsi, par sa dilatation, il attire en vertu de la loi du remplacement au fur et à mesure du vide, ce qui doit remplir l'espace vide qui est en lui.

NOTES.

(*) Pour le texte de Platon j'ai adopté ordinairement la traduction de M. Martin; mais j'ai dû la mettre, sur plusieurs points, en conformité avec le nouveau sens que j'ai donné à ces paragraphes.

(1) Ce texte ne se trouvait pas primitivement dans le manuscrit; une autre main l'a ajouté.

(2) Ajouté par une autre main.

(3) Ajouté par l'autre main.

(4) Cet ouvrage était composé de six livres (Cf. Gal. *Περὶ τῶν ἰδίων βιβλίων*, cap. I, p. 14, t. XIX). De quelle utilité ne serait pas aujourd'hui ce livre dont jusqu'à présent on n'a retrouvé aucune trace! L'ouvrage auquel Galien fait particulièrement allusion est *de Demonstrat. anat.*, II, 11, t. II, p. 334, sq; dans ce traité, il renvoie également au 3^e livre de l'*Anatomie d'Hippocrate*; dans *de Usu part.*, I, 8, t. III, p. 16, Galien accuse Platon et Aristote d'avoir traité des ongles avec négligence.

(5) In cod. τῶν.

(6) Sic in marg.; πῶτῶ in textu. — Pour le texte de Platon, j'ai particulièrement suivi l'édition d'Orelli.

(7) En interligne : φουτεθέντα glossema.

(8) Ces deux mots se trouvent à la marge.

(9) Primitivement φῶσει, corrigé par la main qui a écrit le ms.

(10) On peut supposer que Platon prenait μέρος et μέλος dans le même sens qu'Aristote (*Hist. Anim.*, I, 1, initio), qui appelle μέλας les grands membres, et μέρη ou μόρια, les parties de ces membres; ainsi, le visage est un μέλος et le nez est μέρος de ce μέλος. — Μέρος et μέρος sont synonymes, bien qu'à la rigueur, le second soit un diminutif du premier. Toutefois, Aristote ne reste pas parfaitement d'accord avec lui-même; car, dans le traité des *Parties des animaux* (I, 5, in fine), on lit: J'appelle μέρος (partie) le nez, l'œil, le visage, dans son ensemble; chacune de ces parties s'appelle aussi μέλος. — Au commencement de son traité *de Usu part.* (t. III, p. 1), Galien dit: On appelle un ce qui a une délimitation propre, ce qui est distinct de toute autre chose, par exemple, un animal; chaque partie de cet animal, comme le nez, le cerveau, etc., est aussi une; mais non pas absolument comme est l'animal lui-même, attendu que le nez, ou le cerveau ont bien une certaine délimitation propre, mais tiennent

par un côté au reste du corps ; on les appelle donc proprement parties (*μέρη*). Nous voyons ailleurs (*de Meth. med.*, I, 5, t. X, p. 43) que, pour Galien, comme pour Aristote, *μέρος* et *μέριον* sont synonymes. Pour Aristote, les grands membres seulement (du moins d'après le premier passage que j'ai rapporté) reçoivent le nom de *μέλη*, pour Galien, d'après son commentaire, *μέλη* s'applique, au contraire, proprement à toutes les parties des animaux, qui sont toutes des *membres*. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce mot *membre* doit être pris dans sa signification la plus étendue, c'est-à-dire désignant tout organe ayant une circonscription déterminée, et non pas comme nous l'entendons de nos jours. Ainsi, on a appelé longtemps la langue, le nez, l'estomac, etc., un *membre* ; de même la main est un membre, mais le doigt est aussi un membre, du moins pour Galien, car, pour Aristote, la main seule serait un membre (*μέλος*) et le doigt une partie (*μέρος*).

(11) En d'autres termes, c'est surtout l'eau et la terre qui sont la base de la substance matérielle, tandis que l'air et le feu déterminent plus particulièrement les mouvements formateurs et réparateurs. — *Kz* qui suit *γῆς* a été ajouté par l'autre main.

(12) La terre et l'eau étant nécessairement agitées par l'air et le feu, il faut bien qu'il en résulte des résidus analogues à la cendre, à la fumée ou à la vapeur. — Plus bas, *αὐτῶν* a été changé à tort en *αὐτοῦ* par l'autre main.

(13) *Part. anim.*, III, 4, medio ; — *Gen. anim.*, II, 3, initio ; — *de Juv. et Senect.*, 1.

(14) Ce mot est ajouté par une autre main.

(15) Gadaldinus, dans l'éd. originale, a *ostensum est in Commentariis de facultatibus naturalibus* ; mais dans la 7^e édit. des Junte on a substitué avec raison *de Substantia facultatum nat.*, ce qui renvoie à un livre tout différent du premier, et où l'on trouve précisément un passage qui se rapporte exactement à celui qui nous occupe. (P. 764 et 765, éd. de Kuehn, t. IV.)

(16) Gadaldinus traduit ce mot par *cum*, ce qui vient sans doute de ce qu'il n'a pas bien compris le sens du membre de phrase précédent, car il rend *ἀναμνησάσι* par *mentionem facere*, tandis que ce verbe signifie *in memoriam revocare* ou *monere*.

(17) Gadaldinus a *irascibilis* ; est-ce une interprétation inexacte au lieu d'une traduction, ou bien a-t-il lu réellement *θυμοειδής* ? La première supposition est la plus probable. Dans ce passage, Platon ne compare entre elles que l'âme rationnelle et concupiscible.

(18) On a corrigé ce mot en *ἰσχεῖν*.

(19) Le manuscrit porte *σώματι ὄκισμένον*. J'ai d'abord lu *ἐν ἔπατι*, conformément aux observations très-judicieuses de M. Dübner ; en second lieu, j'ai changé *ὄκισμένον* en *ὄκισμένου*, rapportant ce mot à *ἐπιθυμητικῶς* ; avec la leçon du manuscrit, il résulterait que c'est de l'âme *énergique* que Platon aurait dit qu'elle habite dans le foie ; mais il

me semble que cette expression convient mieux à l'âme *concupiscible*, laquelle réglant les appétits sensuels, les passions de la chair, a été attachée entre le nombril et le diaphragme, *comme une bête brute* (p. 703).

(20) Gadaldinus a *in nono de Republica*; a-t-il ajouté de lui-même cette indication du livre, ou bien a-t-il lu *ἐννατῆ*; la disparition de ce mot est très-explicable par la présence de *ἐν τῆ*. — L'allégorie empruntée aux animaux fabuleux à plusieurs têtes se trouve, en effet, dans le neuvième livre de la *République* (p. 588-89). La comparaison avec un attelage, composé d'un cocher et de deux coursiers, est dans le *Phèdre* (p. 246-247). Il est clair par l'ensemble du raisonnement de Platon, dans le *Phèdre*, que l'âme ainsi comparée à un attelage est partagée en trois parties: deux ont chacune la forme d'un coursier, dont l'un est bon et l'autre mauvais, la troisième a la forme d'un cocher; il est naturel de retrouver, dans ces trois parties, l'âme *rationnelle* (cocher), l'âme *énergique* (bon coursier), l'âme *concupiscible* (mauvais coursier). Mais on ne voit pas dans ce long passage que Platon ait nettement séparé l'âme immortelle de l'âme mortelle, laquelle est elle-même divisée en deux parties, comme il le fait dans le *Timée*. Toutefois, si on rapproche cette allégorie du *Phèdre*, de celle qui se trouve dans le IX^e livre de la *République*, et de ce qui est dit dans le IV^e et dans le IX^e, p. 435, 441 et 480, sur les trois espèces (*εἶδη*) d'âmes, on reconnaît avec évidence la doctrine du *Timée*, et l'on voit que Platon se sert du mot *âme* pour exprimer l'ensemble des trois âmes, ainsi qu'il le fait quelquefois dans le *Timée* lui-même. C'est précisément ce que Galien (*de Dogm. Hipp. et Plat.*, VI, 2, t. V, p. 514 sq.), qui a senti la difficulté, s'efforce d'établir.

Du reste, cette expression: *les trois âmes* de Platon, n'est pas parfaitement exacte; en effet, il est dit, sans aucune espèce d'ambiguïté dans le *Timée* (p. 69-70), qu'il y a deux âmes de substance différente, l'une immortelle et indivise, l'autre appelée *le genre mortel de l'âme*, dans laquelle il y a une partie bonne, placée dans le cœur (*l'âme énergique ou mâle*), une autre mauvaise située dans le foie (*l'âme concupiscible ou femelle*). Ainsi l'âme mortelle est une dans sa nature, mais elle se compose de deux parties, comme sont les deux moitiés d'un tout; comme sont, pour suivre l'idée de Platon, l'homme et la femme par rapport au genre humain (cf. p. 76. E.) Les commentateurs ont peut-être négligé, suivant moi, de faire ressortir ce fait capital, ils ont trop pris cette expression des *trois âmes* dans un sens absolu qu'elle ne doit pas avoir. Du reste, Galien semble partager cette erreur, et M. Martin, interprète si sagace, si fidèle de la pensée de Platon, ne l'a pas tout à fait évitée (notes 136 et 139).

(21) Gadaldinus a seulement *nostram* comme s'il n'avait lu qu'*ἡμῶν*. — Plus bas on lisait primitivement *τῆ λέξει*, corrigé par une autre main en *τῆν λέξιν*, qui est la vraie leçon.

(21 bis) Le manuscrit porte *δυνάμεις εἶεν ἡμᾶς τρεῖς* [*ἀρχάς in marg.*]; j'ai cru le texte que j'ai imprimé plus conforme à la suite du raisonnement.

(22) En d'autres termes, il ne s'agit plus que d'une question de mots peu importante; que ce soient trois âmes ou trois principes, ayant chacun un siège et des attributions différentes, cela revient à peu près au même. Voy. aussi Galien, *de Dogm. Hipp. et Plat.*, VI, 2, t. V, p. 514 sqq.

(23) In cod. *αιωπιθην* in marg. *αερωθην* male.

(24) In cod. *ταχεν*; cette forme est familière à Platon.

(25) Les meilleurs manuscrits, y compris même notre fameux manuscrit 1807, les textes les plus récents et les plus estimés, ont tous *ὅφ' ἑαυτοῦ*. Prise dans son acception la plus ordinaire, cette expression a précisément, comme on le voit par le commentaire, le même sens que le mot *ὀκεία* dont Platon se sert plus haut; d'où il résulterait que l'auteur accorde aux plantes un mouvement *propre* qu'il leur refuse deux lignes plus loin. Frappés de cette étrange contradiction, les éditeurs, sauf quelques-uns (Ast est au nombre de ces derniers), s'accordent à penser que Platon désigne un mouvement d'une espèce différente dans chacune des phrases; ils disent que le *κίνησις ὀκεία* est cette agitation intérieure, ce mouvement de croissance et de distribution des suc nourriciers dont Aristote parle en plusieurs endroits (*Phys.*, V, 1. — *Metaphys.*, X (XI) 2), et que le *κίνησις ὅφ' ἑαυτοῦ* est le mouvement de déplacement ou de locomotion; de cette façon le sens est sauvé, mais *ὅφ' ἑαυτοῦ* laisse toujours dans le texte une certaine obscurité ou du moins une sorte d'irrégularité de langage.

Parmi les traducteurs ou commentateurs modernes, M. H. Martin est, si je ne me trompe, le seul qui ait confirmé le véritable sens de la phrase de Platon par le commentaire de Galien; ni M. Cousin, ni avant lui Stalbaum, ni Ast, ne paraissent avoir eu recours à ce commentaire; cependant il tranche la difficulté par le développement de la pensée de Platon, et surtout par une variante très-importante, que M. Martin n'a pas connue avec exactitude, bien que dans ce passage la traduction latine soit très-suffisante et très-claire: Galien, dit le savant éditeur, semble avoir lu *ἀφ'* ou *ἐξ ἑαυτοῦ* au lieu de *ὅφ' ἑαυτοῦ*. Galien ne semble pas avoir lu, il a réellement trouvé dans des manuscrits, autres que les manuscrits d'*Atticus*, la leçon *ἐξ ἑαυτοῦ* qu'il propose de changer en *ἐξ ἑαυτοῦ*, correction très-naturelle et parfaitement conforme aux règles paléographiques; seulement je préférerais *ἐξ αὐτοῦ* cette leçon expliquerait mieux encore la disparition de l'ο.

Les philologues me trouveront-ils téméraire d'avoir introduit dans le texte du *Timée* une correction presque exigée par le sens, appuyée sur l'autorité des manuscrits et approuvée par Galien?

— *Ἐξ αὐτοῦ* répond très-bien à *ἐξωθεν κίνησις* de la phrase précédente, ou plutôt c'en est la répétition. Stalbaum (tome VII, page 313), ne me paraît pas avoir saisi le vrai sens de ces deux mots quand il dit: « *Quod sic accipiendum videtur, ut eas (plantas) meminimus suapte vi excrescere, neque per vim externam componi, quam physici nunc appellant iuxta vel extus adpositionem.* » *Κίνησις ἐξωθεν* est précisément le même mouvement qui est exprimé par *ἐξ αὐτοῦ* et Platon ne fait que répéter sous une autre forme ce qu'il vient de dire dans un langage plus expressif.

— Il me reste une dernière remarque à faire sur ce passage important; le manuscrit porte: *ἀττικῶν ἀντιγράφων*, mais je pense qu'il faut lire *ἀττικῶν* et qu'il s'agit de manuscrits écrits par Atticus. Suivant Lucien (*adv. Indoctum*, p. 100 et 119), Atticus était un copiste fort habile; comme on le voit par plusieurs passages d'Harpocration, il avait non-seulement copié mais corrigé le texte des orateurs attiques, ou du moins de Démosthènes; mais le Commentaire de Galien révèle un fait nouveau, c'est qu'il avait aussi fait le même travail pour le texte de Platon, ce

qu'on ignorait jusqu'à présent; on voit de plus que nos manuscrits dérivent tous de son édition. Cet Atticus est peut être le rhéteur de Pergame, disciple d'Apollodore, dont parle Strabon.

(26) Une autre main a ajouté inutilement τούτων.

(27) Ajouté par une autre main. — Ὁμοίως [πρόσω] τῷ ne serait-il pas une glose de κατά?

(28) Primit. αὐτοῦ.

(29) Τό est ajouté inutilement par une autre main.

(30) In cod. 57c j'ai suivi la leçon écrite à la marge.

(31) Il résulte de ce passage que Platon n'avait pas distingué les artères des veines, qu'il croyait tous les vaisseaux du corps de même nature et contenant la même substance. C'est ce que Galien laisse entrevoir dans son commentaire et qu'il énonce plus explicitement dans deux autres écrits (*de Fæt. format.*, cap. 3, t. IV, p. 671; — *de Dogm. Hipp. et Plat.*, VI, 8, t. V, p. 173 sqq.). Dans le commentaire, il se fonde sur l'idée émise par Platon, que les vaisseaux placés le long de la colonne vertébrale ont été faits doubles pour répondre à la division du corps en deux parties; dans les autres ouvrages, surtout dans le second, il invoque à l'appui de son opinion le passage suivant (p. 70, B.) : *Le cœur, naud des vaisseaux et source du sang qui se répand impétueusement dans tous les membres, fut donc placé par les dieux dans la demeure des satellites de la raison.* — Quant au mot φλέψ appliqué indistinctement aux deux espèces de vaisseaux, comme le fait Platon, cela ne prouverait pas du tout que derrière cette dénomination commune il n'existait aucune distinction réelle. Galien lui-même nous répète en plusieurs endroits que les anciens appelaient volontiers les artères, *veines*, tout en reconnaissant très-bien leurs différences. Pour faire comprendre cette confusion de langage, j'ai besoin d'entrer dans quelques explications :

φλέψ signifiait primitivement et proprement *canal*; ainsi les uretères sont appelés φλέβες dans un livre de la collection hippocratique (*de la nature des os*, édit. de Bâle, p. 59, l. 15). Il n'est donc point étonnant que ce mot ait été, à l'origine de l'anatomie, employé pour désigner à la fois les artères et les veines. Mais en même temps que φλέψ, les médecins anciens avaient le mot ἀρτηρία, appliqué dans le principe, ainsi qu'ἀρτή, à la trachée-artère et aux bronches, et étendu ensuite aux artères. Même avant Hippocrate on avait distingué les artères des veines (voy. *Hippocrate*, édit. de M. Littré, t. 1^{er}, p. 201 et suiv.); cependant on rencontre incessamment φλέβες pour désigner à la fois les deux ordres de vaisseaux, ou seulement l'une ou l'autre espèce, mais jamais le nom d'ἀρτηρία n'est donné aux vaisseaux sanguins (*veines*); il est toujours restreint, soit aux vaisseaux qu'on croyait contenir de l'air (*artères*), soit aux canaux pulmonaires, dont les artères paraissent la continuation. Ce n'est que plus tard, lorsque les différences anatomiques et physiologiques des artères et des veines furent bien constatées, que ces deux expressions reçurent une signification plus spéciale.

Voici, du reste, si je ne me trompe, comment s'est établi ce langage

anatomique. En même temps qu'on découvrait les artères et les veines, on observait le poumon avec la trachée et les bronches. Les bronches furent appelées ἀσπράζι, ou ἀσπράζα (d'ἀσπράζω, je suspends. — Voy. Hipp. de *Locis in hom.*, p. 415; *Coac.*, 400, p. 181; de *Morbis*, II, p. 480, ed. F.), ou ἀσπράζια (d'ἀσπράζω, même signification, et non d'ἀσπράζω et τρέπω, comme le pense, d'après Bacchius, Erotien *Gloss.*, p. 68), parce qu'elles étaient considérées comme les anses à l'aide desquelles le poumon était suspendu. Les dissections les plus grossières, les idées physiologiques les moins avancées, suffisaient pour démontrer la présence de l'air dans la trachée et dans les bronches; voyant d'un autre côté les communications du cœur gauche avec le poumon à l'aide des vaisseaux que nous appelons *veines pulmonaires*, constatant en outre que du cœur part un gros vaisseau, ayant dans son aspect quelque chose qui rappelle les bronches, ordinairement vide de sang après la mort, et sur le vivant offrant un mouvement particulier, les anciens durent être naturellement conduits à distinguer ce vaisseau et ses ramifications de la veine cave et de ses branches, et à le rapprocher au contraire, pour ses fonctions et pour sa nature, des canaux pulmonaires; d'ailleurs, en partant de cette idée que l'air est indispensable à l'entretien de la vie et qu'il doit pénétrer dans l'intimité des tissus, idée qui se trouve dans la collection hippocratique, et qui à sans doute été puisée à une source antérieure, on devait chercher un moyen de transport pour cet air, et l'on ne pouvait mieux choisir qu'un système de vaisseaux regardé comme faisant suite aux ramifications bronchiques par l'intermédiaire du cœur. Cette assimilation anatomique et physiologique une fois établie, les dénominations devinrent communes. Ἀσπράζια désigna tout à la fois les bronches, la trachée (*premières artères, artères raboteuses*), et les artères proprement dites (*secondes artères, artères lisses*). De plus, le nom d'ἀσπράζα, donné aux canaux pulmonaires et au vaisseau qui est encore appelé de cette manière, est un autre témoignage de cette assimilation, qui se retrouve dans Galien, et dont notre mot *trachée-artère* est une dernière trace. Au fond de cette question de lexicographie il y a, comme on le voit, une question toute physiologique, et qui a une grande importance dans l'histoire de la médecine.

Ceux qui prenaient en première considération, non les rapports supposés entre les canaux pulmonaires et les artères, mais la forme anatomique générale, se servaient indistinctement de φλέβαι pour les deux ordres de vaisseaux; de là la croyance erronée répandue parmi les historiens, même les plus exacts, de la médecine, que les hippocratistes, par exemple, n'avaient pas distingué les veines des artères.

(32) Il paraît que c'est Hérophile qui, le premier, a cherché à établir ce rapport des artères avec les veines, eu égard à l'épaisseur de leurs tuniques. Galien, qui rapporte cette estimation, paraît l'approuver de *Usu part.*, VI, 10, p. 445, t. III). Les modernes ont aussi constaté une différence d'épaisseur entre les veines et les artères, mais je ne sache pas qu'ils aient établi une proportion déterminée, car les variations sont trop grandes d'un vaisseau à un autre, ou dans les diverses parties d'un même vaisseau.

(33) Ταῦ οὗτω τε in marg., male.

(34) Pour déterminer à quel degré la doctrine d'Hippocrate, sur les rapports du sperme avec la moelle participe de celle de Platon, il est convenable de mettre en regard les deux doctrines. Pour Platon, la moelle

est le principe de toute chair et des os (p. 73 B); elle préexiste à tout; elle est la semence elle-même; à la fin du *Timée*, elle est appelée *sperme* (91, B), et c'est la même idée qui est reproduite dans le passage qui nous occupe par l'épithète de γόνιμος (moelle génitale). Dans l'acte de la génération, c'est donc la propre substance de la moelle qui s'échappe pour produire le nouvel être (p. 91), et non pas seulement un liquide sécrété par elle. On ne trouve rien de semblable dans la collection hippocratique; la semence n'y est jamais regardée comme identique avec la moelle; je n'ai trouvé non plus aucun passage où il soit dit que la semence vienne uniquement de la moelle; il ressort, au contraire, de plusieurs témoignages que pour les hippocratistes, comme du reste pour Démocrite, la semence vient de toutes les parties du corps (par conséquent de la moelle comme de toutes les autres parties), saine quand elles sont saines, viciée quand elles sont malades (*de Genit.—de Aere, locis et aquis*; — *de Morbis*, lib. IV; — *de Morbo sacro*.— Voir aussi Pseudo-Galien, *Definit med.*; def. 4, 39; *de Hist. philosophica*, cap. 31).

Peut-être, en rapprochant la doctrine de Platon de celle d'Hippocrate, Galien avait-il en vue les passages où l'auteur du traité *de Genitura* dit que la semence tirée de toutes les parties du corps se réunit dans le canal de la moelle pour de là se rendre aux organes génitaux par les reins (p. 231. l. 54; p. 238 ll. 1 à 10 et 29 à 31; ed. de Foës). Mais on voit qu'entre les deux conceptions, celle de l'auteur hippocratique et celle du *Timée*, il y a une immense distance. Dans les deux cas, la semence vient de la moelle, mais à des titres très-différents. La participation de la doctrine de l'un à la doctrine de l'autre est donc fort éloignée. — Il paraît qu'Aléméon croyait que la semence est une partie du cerveau (*de Hist. philos.*, cap. 31, t. XIX, 321). Ainsi la doctrine de Platon est, à certains égards, une réminiscence de celle du philosophe de Locres. — Dioclès de Caryste admettait que la semence est sécrétée du cerveau et de la moelle (*Def. med.*; def. 439, p. 449, t. XIX). Une pareille théorie trouve facilement son explication dans l'importance physiologique de la moelle, dans sa ressemblance avec le sperme, enfin dans les phénomènes nerveux qui accompagnent tout acte des organes génitaux.

(35) Μερόν in textu; j'ai pris la leçon à la marge.

(36) Gadaldinus avait sans doute dans son manuscrit ἡ φλέψ κοίλη, car la traduction porte *tum vena cava*; ces mots ne paraissent pas nécessaires.

(37) In textu διάδηλον ce qui est aussi une leçon acceptable; celle que j'ai adoptée est celle de vulg.

(38) Gadaldinus a des étoiles comme s'il manquait quelque chose à cette partie du commentaire; la phrase me semble tout au moins intégrale.

(39) In textu δίκην la leçon de la marge est la seule bonne; je l'ai reçue dans mon texte.

(40) M. Philipson, dans son travail rempli d'érudition et de sagacité (*Ἰτα ἀνθρωπίνη*: pars I, *de Internorum humani corp. part. cognitione Aristot., cum Platon. sentent. comp.*; Berolini, 1831, in-8°, cap. V, p. 11, sqq.), a démontré avec la dernière évidence contre Galien que, ni Platon, ni Aristote, ne connaissaient les nerfs, mais seulement les tendons, et que même on ne peut assimiler à des nerfs ce qu'Aristote ap-

pelle πόροι τοῦ ἐγκεφάλου. Ce résultat est assurément l'un des plus curieux et des plus importants auxquels soit arrivée la critique moderne. Suivant Galien (*de Locis affect.*, III, 14, t. VIII, p. 212), Hérophile est le premier qui, avec Eudème, se soit occupé avec soin du système nerveux après Hippocrate. Le médecin de Pergame, dans son aveugle désir de tout rapporter au vieillard de Cos, avance une chose qui n'est rien moins que prouvée, à savoir, que la connaissance des nerfs se rencontre d'une manière évidente dans la collection hippocratique.

Tous les passages où il est question des νεῦρα ou des τόνοι se rapportent manifestement aux tendons ou aux ligaments, sauf le suivant qui peut laisser quelques doutes dans l'esprit : Deux τόνοι descendent du cerveau sous l'os de la grande vertèbre, le long de l'œsophage, et se réunissent semblables à un seul de chaque côté de la trachée-artère (Epid. II, sect. IV, 1, t. V, p. 124, Ed. Littré); on peut croire qu'il s'agit ici des pneumo-gastriques, c'est l'opinion que je m'en suis formée dès la première lecture de ce passage. M. Littré va plus loin encore; il se demande s'il n'y a pas dans ce passage une notion du nerf récurrent: ce n'est pas le lieu d'entamer une discussion sur ce point très-controversable; admettons seulement que l'auteur des *Epidémies* paraît avoir eu une connaissance assez vague des nerfs, et que cette connaissance s'est en quelque sorte perdue jusqu'à Hérophile. Du moins, si les écrivains intermédiaires les ont vus, ils les ont confondus avec les tendons, ne les ont pas suivis dans leur continuité, et, surtout, ne sont pas remontés jusqu'aux centres nerveux pour y fixer leur origine et y chercher leurs racines. D'après les textes rapportés par Philipson, il est avéré ou qu'Aristote n'aura même fait aucune attention à ces cordons, ce qui est vraiment difficile à expliquer, vu la grosseur de certains d'entre eux, ou, du moins, qu'il les aura confondus avec les tendons, ce qui n'est guère plus facile à concevoir. — Pour que la phrase fût plus régulière, ne faudrait-il pas supprimer δὲ après μήτε?

(41) Ces deux mots sont ajoutés à la marge.

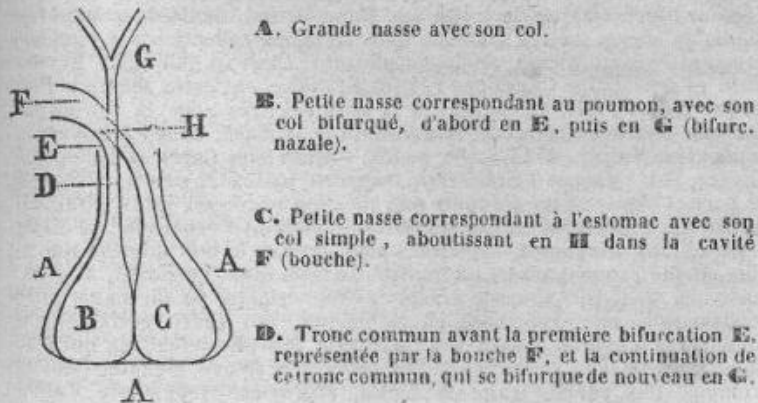
(42) Tout ce paragraphe est traduit dans Gadaldinus d'une façon très-obscur et parfois inexacte; du reste, le texte, surtout vers la fin, présente une construction assez irrégulière.

(43) En interligne fautivement : —σεν.

(44) Cette description des nasses a toujours passé pour un des endroits les plus obscurs du *Timée*; or, si je ne me trompe, aucun traducteur ne l'a compris entièrement jusqu'à présent. M. Martin (note 169, t. II, p. 334), que je cite toujours comme une autorité de premier ordre, quand il s'agit du *Timée*, a critiqué l'interprétation de Stalbaum et de M. Cousin; à mon tour je me permets de critiquer la sienne. Je crois que toute la difficulté porte sur le mot διχρουν, et sur le membre de phrase, τὸ μὲν τῶν ἐγκυρτίων εἰς τὸ στόμα μεθῆκε. Ainsi les uns, comme M. Martin, imité par M. Schwalbé, ont traduit διχρουν par double, et ils ont admis que l'une des petites nasses était divisée en deux: ce qui donnait par conséquent trois petites nasses. Les autres, et M. Cousin est de ce nombre, ont traduit comme s'il s'agissait de la division des bronches; mais, avec de telles interprétations, il est impossible, d'une part, de se rendre compte de la fin du texte de Platon; d'une autre part, de se représenter la disposition des nasses, même en se plaçant au point de vue des connaissances anatomiques de Platon.

Tous les traducteurs ont également rendu le membre de phrase que j'ai rapporté plus haut comme s'il s'agissait seulement de l'une des petites nasses, tandis qu'il est ici question des deux à la fois. — Notez en passant avec quel soin les traductions latines ont été faites. Gadaldinus a traduit le texte en litige par : *Alteram quidem nassularum in os demisit*, etc. Cependant le Commentaire de Galien qui vient immédiatement après commence par ces mots : *Non hoc dicit quod alteram nassularum in os demisit*, etc. Est-il donc étonnant, après de telles fautes, que les traducteurs qui n'ont pas eu recours au Commentaire de Galien se soient complètement égarés et donnent un sens impossible? — Quant à M. Martin, l'autorité de ses devanciers ou quelque préoccupation lui ont fait perdre de vue le véritable sens si clair, et qui rend un compte si exact de la description de Platon. Avant de connaître le Commentaire de Galien, ainsi que je l'ai dit dans l'*Introduction*, j'étais arrivé à cette interprétation, en considérant l'impossibilité de suivre avec celle de mes devanciers, soit d'après le texte, soit d'après les notions anatomiques les plus grossières ou, si l'on aime mieux, les plus poétiques, la description de Platon. Le Commentaire de Galien est venu ensuite me donner une pleine confiance dans le sens que j'avais découvert; aujourd'hui ce passage, jadis si obscur, ne me paraît plus présenter de difficulté vraiment sérieuse.

Une première nasse est formée, puis deux petites sont placées dans la grande; elles ont chacune un conduit ou col parallèle à celui de la première, l'un de ces conduits ou cols est *fourchu*. Platon, revenant sur la manière dont les petites nasses ont été mises dans la grande, dit que l'ensemble des petites nasses a été introduit par la bouche; le Dieu a fait descendre l'une à travers la trachée-artère dans le poumon (c'est-à-dire que cette petite nasse représente le poumon et a pour conduit la trachée); l'autre, le long de la trachée dans le ventre (celle-ci répond à l'estomac et peut être à la masse des intestins avec l'œsophage). La première nasse est fourchue et les deux branches partant d'un tronc commun (la trachée), sont figurées, l'une par la bouche, l'autre par les fosses nasales; la branche du nez est à son tour divisée en deux branches secondaires pour correspondre aux deux narines; cette description ressort aussi bien du texte que du commentaire; elle est, du reste, rendue évidente par la figure ci-dessous :



(45) Gadaldinus rend ce mot par *incultus*, mais il signifie *méditerranéens*, au milieu des terres, c'est-à-dire loin de la mer.

(46) Ces trois mots ont été ajoutés à la marge par une autre main; ils sont indispensables.

(47) Sic in marg.; in textu male; ἐκότερον. on pourrait lire aussi κατὰ ἑτέρον, conformément à ce qui vient immédiatement après.

(48) Le cod. porte θατέρου, et στέμιον, mais il me semble que la correction que j'ai adoptée est nécessaire; le texte que Gadaldinus avait sous les yeux portait θατέρου, mais στέμιον.

(49) Gadaldinus a lu ἀναγκαία.

(50) Gadaldinus traduit *regionibus*; mais il faudrait *spatiis* ou *cavitationibus*.

(51) In cod. σώματ. Gadaldinus a *in corpore*.

(52) In cod. στόμα.

(53) Galien fait ici allusion à un passage du *Timée* où Platon dit :
• Les dieux, pour venir au secours du cœur, formèrent avec art et préférent sur lui le poumon, qui, d'une part, est mou et vide de sang (!), et de l'autre, est à l'intérieur tout percé de trous comme une éponge, afin que, recevant l'air et la boisson, il rafraîchisse le cœur et lui donne du repos et du soulagement dans son ardeur brûlante » (p. 189, éd. de M. H. Martin).— Il paraît, d'après d'autres passages du *Timée*, que, suivant Platon, ce n'était pas toute la boisson, mais seulement une partie qui se rendait dans le poumon. Galien (*de Dogm. Hipp. et Plat.*, VIII, 9, t. V, p. 714) dit : « Si Platon soutient que toute la boisson passe dans le poumon, nous le condamnons, mais s'il prétend que c'est seulement une partie, il peut avoir raison. » Or, cette dernière explication est celle qui ressort du témoignage même de l'auteur du *Timée*, ajoute Galien, qui cherche, mais malencontreusement, à défendre cette théorie, sagement réfutée par Aristote (*H. Anim.*, I, 16; — *de Part. anim.*, III, 3) et, avant lui, d'une manière non moins ingénieuse, par l'auteur hippocratique du traité *des Maladies* (éd. de Foës, p. 513-514), tandis qu'elle se trouve soutenue dans la même collection par l'auteur, comparativement récent, de l'opuscule *sur le Cœur* (p. 268, 269). Erasistrate et son maître Chrysippe réfutèrent également cette théorie. Plutarque (*Symp.*, VII, 1) cherche à la faire revivre; nous la retrouvons dans un ouvrage postérieur sans doute à Oribase, dans l'*Introduction anatomique* (Leyde, 1744, in-8°, p. 87).— Dans mon Cours au collège de France, j'ai, à propos d'Erasistrate, rapporté toutes les raisons alléguées de part et d'autre pour résoudre une question qui de nos jours paraîtrait si étrange. On s'étonne et l'on regrette de voir tant d'érudition, je dirais presque tant de science, dépensées pour arriver à une solution que le plus simple examen aurait pu fournir. Je dois dire cependant, à la défense des anciens, que cette erreur a pour origine, ou du moins pour confirmation, une expérience physiologique, qui devait certainement conduire à quelque fausse interprétation des physiologistes qui n'avaient aucune idée de la circulation; cette expérience, signalée pour la première fois par le traité *de Corde*, reproduite depuis par Galien

comme un argument péremptoire, consistait à faire boire à un animal un liquide coloré et à l'ouvrir immédiatement après ; on trouvait alors la trachée et les bronches toutes de la même couleur.

(54) Sic in marg.; cod.: *πέρατα*, male ; de même, plus bas, j'ai substitué *κέρας* à *πέρας* que porte le texte.

(55) Ce qui revient à dire : la description de Platon eût été plus régulière s'il n'eût pas regardé les fosses nasales comme une continuation du col de la nasse aérienne, et la bouche comme une de ses branches, et s'il eût énoncé que la bouche sert d'ouverture commune aux deux petites nasses.

(56) Sic in marg. *θάτερον* in textu.

(57) In marg. *τούς κύρτους* male.

(58) Le manuscrit porte *σχοίνους ἀπὸ τῶν κύρτων ἐκτεινομένας*. — Les corrections que j'ai admises sont trop simples pour avoir besoin d'être justifiées ; je dirai seulement que j'ai conservé le féminin, parce que le manuscrit le donne ; mais *σχοίνους* est le plus souvent masculin. — Il est clair que Galien n'est ici que l'interprète de Platon, et qu'il ne se fait pas l'éditeur responsable de pareilles connaissances anatomiques.

(59) Il y avait primitivement *πλακάμου* corrigé par une autre main en *πλακάνου* de même, plus bas, *δ'* a été ajouté par une autre main.

(60) In marg. γρ. *ἔπος*. Gadaldinus a *cur* ; peut-être a-t-il lu *δ'* *ἔπερ*.

(61) Sic in marg.; *ἔνσημ*, in textu.

(62) Ajouté à la marge.

(63) Gadaldinus insère ici *nam*, et indique une lacune après la phrase qui finit par *πέρας* le sens paraît être complet, et c'est sans doute pour avoir à tort mis *nam* que Gadaldinus a été conduit à supposer une lacune, dont il n'y a nulle trace dans mon manuscrit. — Après *περιεχόμενα*, Gadaldinus, d'accord cette fois avec le manuscrit, indique encore une lacune ; mais en lisant *τοῦτο* au lieu de *τούτω*, le sens est aussi complet que plus haut. — Au lieu de *κότος τοῦ σπλάγχνου* ne doit-on pas lire *πλακάνου* ? car il ne paraît pas probable que Platon ait appelé *viscère* la grande nasse, c'est-à-dire les parois de la poitrine.

(64) Pour bien comprendre la composition des nasses, il est encore besoin de quelques explications : On se représentera la grande nasse constituée, pour ainsi dire, par deux *feuillet*s superposés, l'un aérien, qui forme l'enveloppe externe, ce que Platon appelle le *κότος* l'autre intérieur, igné, qui est traversé par des rayons de feu entrelacés, et que Platon, sans doute par cette raison appelle quelquefois *πλέγμα* (voy. § XIX). Quant aux petites nasses, elles sont toutes d'air. Le *κότος* répond à la peau et à la couche d'air ambiant la plus immédiatement en contact avec la peau ; le feuillet profond est la représentation des chairs traversées par les vaisseaux sanguins. On voit donc qu'il n'y a point d'espace vide entre les petites nasses et la grande. Les petites nasses sont : l'une les poumons et l'autre l'estomac, ou plutôt l'ensemble des organes alimentaires.

- (65) Corrigé à tort en *αὐτά*.
- (66) Dans le manuscrit *περιστάσι*.
- (67) Dans le manuscrit *τοῖόντα*. On voit que pour Platon l'animal est une abstraction, posée en dehors de son support naturel, le corps.
- (68) Primitivement *κατ'*.
- (69) Gadaldinus a *ad pulmonem*, ces deux mots sont nécessaires. Il est probable que le traducteur les a ajoutés, car il les fait précéder d'une étoile. Plus haut j'ai lu τὸ στόμα au lieu de στόμα τε que donne le manuscrit.
- (70) *Τούτων* in marg. superfluous.
- (71) Sic in marg.; *ἔφην* in textu.
- (72) Ajouté à la marge.
- (73) Primitivement *κατ'*. — Plus bas *φέματος* au lieu de *φέματα*.
- (74) Primitivement *σῶμα*, corrigé en interligne.
- (75) Primitivement *πάλιν*, comme plus haut. — En comparant avec attention les dernières lignes du § XVI et le commencement du § XVII, il me semble évident que *πάν δὲ τούτο, κ. τ. λ.* se rapportent non à la partie ignée de la grande nasse, comme l'interprète M. Martin, mais au *κώτος*, c'est-à-dire au tissu aérien de cette même nasse; suivant moi, et je crois en cela être d'accord avec Galien, Platon dit que le *κώτος*, composé d'air et même d'une partie de l'air qui environne le corps (voy. fin du Comment., § XIV), se meut à travers le corps vers les petites nasses, ce qui est une manière poétique, ou plutôt énigmatique, de décrire l'inspiration ou perspiration cutanée. (Voy. § XVII et XIX et note 110.) A son tour, l'air qui forme ces petites nasses s'échappe au dehors par la bouche. Il parle donc là de deux temps de la respiration, laquelle se compose pour lui de quatre : expiration par la bouche, inspiration et expiration cutanée, enfin inspiration par la bouche. Le sens du membre de phrase commençant par τὸ πλάσμα, me semble encore plus difficile à interpréter que le précédent; je le regarde comme une répétition, ou plutôt comme un développement de *καὶ πάν δὲ τούτο* dans cette première partie de son texte, Platon n'exprime que l'entrée de l'air à travers le corps; ici, au contraire, il parle de l'entrée et de la sortie facilitée par la porosité du corps; ainsi *πλάσμα* est ici synonyme de *κώτος*. La chaleur soit les mouvements de l'air, ou, ce qui serait plus conforme, à ce qui est exprimé dans le § XIX, la chaleur est le principe même et primitif de ces mouvements.
- (76) Ce membre de phrase τὸ... ἀέρι est très-altéré; c'est, je crois, une explication incidente de τὸ μὲν ἄλλο κώτον, et alors il faut lire τὸ τοῦ [σώματος.—*corporis* ap. Gadald], κ. τ. λ. La traduction de Gadaldinus ne présente point de sens. M. Dübner, à qui j'ai soumis ce passage, propose τὸ τούδε [c'est-à-dire τὸ τούτου τοῦ κώτου] πέρας δὲ συνεχές.
- (77) Le manuscrit porte *διατεταμένως*, mais j'ai cru devoir changer

« en α. — Gadald, a *extensos radios*. Le texte de Platon a διχταταγμαένας, *entrelacés*. Plus bas j'ai effacé γάρ après δέο.

(78) On voit clairement, par l'ensemble de la description de Platon, que l'acte de la respiration a pour but spécial le broiement et la distribution des aliments, quoiqu'il n'explique nulle part comment il entend les rapports anatomiques des deux nasses en ce qui concerne la circulation du suc nourricier à travers les veines. Cette théorie est restée isolée dans la science antique, du moins en dehors de l'Académie. La plupart des philosophes physiologistes ou des médecins professent que la respiration a été faite pour refroidir, ou pour entretenir la chaleur naturelle. Platon, il est vrai, dit dans un endroit du *Timée* (cité plus haut, note 53) que le poumon a été fait pour rafraîchir le cœur, et dans un autre, que l'air entre frais et qu'il s'échauffe ; mais il semble que pour lui ces considérations sont secondaires. Dans sa théorie, le feu et l'air sont bien mis en présence, mais au lieu que l'air refroidisse la chaleur, c'est au contraire le chaud qui échauffe l'air, afin qu'il y ait là un principe de mouvement lequel devient la cause de la division et de la distribution des aliments. Il faut même remarquer, en passant, que la respiration commençant par l'expiration, c'est la chaleur qui va primitivement trouver l'air en tendant vers ce qui est de même espèce qu'elle ; ce premier mouvement opéré par le déplacement de l'air extérieur est la source de tous les autres.

Comme le fragment du commentaire de Galien s'arrête avant que la théorie de la respiration soit tout à fait terminée, je transcris ici quelques lignes du *Timée* qui achèvent de faire comprendre pleinement la pensée de Platon :

« Pour revenir à la respiration, qui a donné lieu à cette digression, elle s'opère aussi de cette manière et par ces mêmes causes, comme nous l'avons dit plus haut : le feu divise les aliments, s'élève dans l'intérieur du corps en suivant le mouvement de l'expiration, et remplit les veines en s'élevant hors du ventre, dans lequel il puise les aliments divisés en petites parties : c'est ainsi que dans le corps entier de chaque animal se sont formés ces courants de la nourriture qui viennent l'arroser. Mais ces parties nutritives, nouvellement retranscées de substances qui tiennent les unes de la nature des fruits, les autres de celle de l'herbe, et que Dieu a produites à notre intention précisément pour cet usage, c'est-à-dire pour nous nourrir, ont toutes sortes de couleurs à cause de leur mélange ; cependant la couleur qui s'y répand en plus grande abondance, c'est la couleur rouge formée par l'action incisive du feu, qui s'imprime dans le liquide ; c'est pourquoi la couleur du liquide qui parcourt le corps offre cet aspect que nous avons décrit, et ce liquide, c'est ce que nous nommons le sang, c'est lui qui nourrit les chairs et le corps entier ; c'est en lui que tous les membres puisent de quoi remplir le vide formé par la fuite des parties qui sortent. »

(79) Primitivement κατ' αὐτόν.

(80) Primitivement συνέπεισι.

(81) Ajouté à la marge, comme plus bas το τοῦ.

(82) In marg. γρ. πικχίον.

(83) Primitivement ματῶν σαρκῶν.

(84) Ajouté en interligne.

(85) Ces quatre mots sont ajoutés à la marge.

(86) In marg. τὸ κατὰ τὴν περίωσιν δόγμα, titre marginal comme on en trouve plusieurs dans le manuscrit.

(87) In marg. τίν.

(88) Sic in marg.—βούλεσθαι in textu.

(89) Sic in marg.; in textu εἰσπνοῦν.

(90) Aristote (*de Respirat.* 2;— 5 de l'éd. de M. B. Saint-Hilaire), après avoir très-nettement résumé la théorie de Platon, cherche à en montrer l'insuffisance et la fausseté. Sa réfutation consiste plutôt à signaler les lacunes que laisse cette théorie qu'à la critiquer en elle-même; la seule objection directe qu'il lui adresse est celle-ci : « Admettre cette théorie, c'est admettre aussi que l'expiration est antérieure à l'inspiration; mais c'est tout le contraire qui a lieu, et en voici la preuve : ces mouvements se succèdent régulièrement l'un l'autre; or l'on expire quand on meurt; donc il faut qu'on débute par l'inspiration. » Ainsi que l'a remarqué M. B. Saint-Hilaire (p. 363), les autres objections se rapportent non plus à la théorie telle qu'elle est sortie des mains de Platon, mais telle qu'elle a été modifiée par ses successeurs, ou plutôt par ses disciples. — Nous voyons en effet dans le § XX du commentaire de Galien que l'Académie partageait, en partie du moins, l'opinion que soutenait Platon, opinion dont l'origine est malheureusement inconnue et dont on ne retrouve nulle trace dans la collection hippocratique. Il paraît même qu'Erasistrate avait réfuté contre un certain Hestiee la théorie de la *propulsion circulaire*. Ce commentaire du médecin de Pergame complète donc un peu les vagues renseignements d'Aristote, et donne ainsi la clef de ses réfutations anonymes.

Dans ce qui nous reste du commentaire de Galien, nous ne trouvons guère qu'une exposition de la doctrine de Platon, et ce commentaire est mutilé précisément au moment où l'auteur paraissait devoir entamer la discussion. Dans le traité *des Dogmes d'Hippocrate et de Platon* (IX, 18, T. V, p. 711), nous trouvons quelques objections plus scientifiques et plus fortes que celle d'Aristote, avec promesse de les développer et d'en ajouter d'autres dans le *Commentaire sur le Timée*. Après avoir constaté que pour Platon l'expiration et la perspiration sont des *actes*, tandis que l'inspiration par la bouche ou la peau sont des *affections* (on sait que pour les autres physiologistes anciens l'inspiration et l'expiration sont actives), Galien ajoute : « Cette théorie ne tient aucun compte de l'empire de la volonté dans la respiration, et l'on sait cependant qu'on peut à son gré la ralentir ou l'accélérer; de plus, il faudrait dans la théorie de l'impulsion circulaire qu'après la systole artérielle (c'est-à-dire l'expiration cutanée), il y eût aussitôt une inspiration [pulmonaire], et qu'après l'expiration [pulmonaire] il y eût diastole (c'est-à-dire inspiration cutanée); mais il n'en est pas ainsi : au contraire, quand nous retenons notre respiration, le cœur et les artères continuent de battre, la diastole a lieu

quelquefois quand nous inspirons et la systole quand nous expirons (pour Platon ces mouvements devaient nécessairement se succéder et non coexister); pendant une respiration le pouls a lieu plusieurs fois. — Cette objection tirée de la sphygmologie n'a aucune valeur attendu que Platon, d'une part, ne dit rien du pouls, et d'une autre, ne croit pas que la respiration se fasse par les artères. La dernière objection, peu solide si nous plaçons au point de vue moderne, est spécieuse si on la juge avec la physique ancienne. « Quand nous expirons, dit Galien, la poitrine se contracte, il se fait donc un vide autour d'elle; d'après la théorie de Platon, l'air expiré par la bouche, au lieu de pousser l'air extérieur à travers les chairs, ne devrait servir qu'à remplir le vide opéré par la contraction des parois thoraciques. »

(91) L'explication que Platon donne de la respiration repose sur la fameuse théorie de l'horreur du vide, qu'Erasistrate exprime par ces mots : *remplacement au fur et à mesure du vide; ce qui signifie, remplacement des parties évacuées par d'autres parties identiques ou différentes au fur et à mesure que le vide s'opère.* — Il n'est pas difficile de s'apercevoir que Platon, lorsqu'il veut parler de la nature, commence par fermer les yeux à la nature; de même, pour traiter de la politique, il se place presque constamment en dehors de la société réelle. Sa pensée n'a jamais l'observation pour point de départ et pour règle; son génie a pu lui faire découvrir de grandes vérités morales, mais il n'a servi qu'à l'égarer dans les études physiologiques.

(92) Sic in marg. in textu *ἐαυτοῦ*.

(93) Sic in marg. in textu *πάντως*.

(94) In marg. *σώμα*.

(95) Primitivement *ὁ* corrigé en interligne.

(96) A la marge *τὸ πᾶν* j'ai traduit comme s'il y avait *πέπλαται* autrement je ne trouverai pas de sens à la phrase.

(97) Sic in marg.; *αὐτοῦ* in textu.

(98) In marg. *ἐξοδοῖν*.

(99) In marg. *δέ*.

(100) Voy. note 110.

(101) *εἶτε* in marg.

(102) Sic in marg.; *θύτερον* in textu.

(103) In marg. *ἐπ.*

(104) In marg. *αὐτό* male.

(105) In marg. *αὐτοῦ* male.

(106) Sic in marg.; in textu *ταῦτα*.

(107) Ces quatre mots sont ajoutés à la marge.

(108) In marg. κύκλω male.

(109) Sic in marg.; in textu Σφοδρῶς ἐδηλώσας γὺν εἶναι ἐν τῷ βαθεῖ γέφυρον, ἐν αἰετῶσιν τὸν εἶον κύρτον ἔχειν. — Il eût été plus régulier de dire : Platon indique clairement la partie profonde de la nasse, qu'il appelle une source de feu.

(110) Cette phrase est très-altérée dans mon manuscrit, elle ne l'étoit pas moins sans doute dans celui de Gadaldinus dont la traduction est incompréhensible; il a lu θερμότηας, car il a *caloris*; mais il n'avait pas τῆς φλεβῶς et marque ce passage d'une étoile. J'ai lu τὸ θερμὸν ἐπιπίπτει ταῖς τε provient de la répétition avec corruption de ταῖς.

Toute cette partie du commentaire de Galien n'est guère plus claire que le texte de Platon; peut-être même est-elle encore plus obscure; tâchons donc, en quelques mots, de faire bien comprendre et le texte et l'interprétation: L'air et la chaleur coexistent primitivement dans l'intérieur; la chaleur tend à s'échapper au dehors; sur sa route elle rencontre d'abord l'air qu'elle altère, c'est-à-dire qu'elle chauffe, qu'elle dilate par conséquent et qu'elle pousse au dehors à travers la bouche; en avançant à mesure que l'air se déplace, la chaleur arrive dans les cavités où elle trouve en second lieu les aliments qu'elle broie et distribue dans tout le corps; cependant l'air échappé par la bouche pousse celui qui est devant lui, et de proche en proche le refoule contre la surface extérieure du corps, à travers laquelle il pénètre; mais là il se trouve de nouveau en présence de ce foyer de chaleur dont parle Platon, il s'échauffe, et reprend alors en sens inverse le même chemin qu'il avait parcouru, c'est-à-dire qu'il ressort du corps, presse à son tour l'air ambiant, le force à rentrer par la bouche, et à venir recevoir une nouvelle impulsion par la chaleur; et ainsi de suite tant que vit l'animal, suivant l'expression de l'auteur. Il y a donc là, non pas un cercle complet (bien que Platon se serve de κύκλον, et que j'emploie pour me conformer au texte le mot *circulaire*), mais deux arcs de cercle à peu près concentriques; l'un, le plus externe, s'élève des profondeurs de la poitrine, passe par la bouche, tombe sur la surface du corps, la traverse et arrive presque jusqu'à son point de départ; mais alors il se replie en quelque sorte sur lui-même, remonte à travers le corps, se dégage de la surface, reprend sa courbe dans l'espace, devient ainsi intérieur par rapport au premier, rentre par la bouche, se retrouve dans la cavité de la poitrine, se replie à son tour sous l'influence de la chaleur, redevient externe et toujours de même par un mouvement de va et vient perpétuel.

(111) Sic in marg.; in textu κινούμενον. Plus haut ταύτης au lieu de ταύτη.

(112) Ce membre de phrase est très-obscur. Galien veut sans doute dire que l'opinion de Platon diffère de celle des académiciens, mais non dans le sens indiqué par Erasistrate; on peut admettre aussi que le sens est celui-ci: Erasistrate a cru que Platon et les académiciens étaient d'accord, mais cela n'est pas.

(113) Voir note 90 et 110.

(114) Sic in marg.; in textu παθήματα.

(115) Sic in marg.; in textu λαμβάνουσι.

- (116) Sic in marg.; in textu οὐκ ἄλλως.
- (117) In marg. ἐντεράζων.
- (118) Voir, sur la fausseté de cette opinion, la note 170 (t. II, p. 339) de M. Martin.—Plus bas ἰδονά in textu, ἰδονή, in marg.; de même pour σφραγίσαν.
- (119) Voir sur l'attraction par l'aimant (pierre héracléenne) et le succin, la note 172 de M. Martin, p. 340.
- (120) Sic in marg.; in textu τάς.
- (121) Le texte primitif portait ἔν qui a été effacé.
- (122) Voir la savante note 173 de M. Martin (p. 241), sur ce qu'on doit penser de la connaissance que Stalbaum prête si naïvement à Platon, de la loi d'attraction universelle et de répulsion.
- (123) Pour comprendre la relation qu'il y a entre la théorie de Platon et la manière dont agissent les ventouses, il ne faut pas se placer au point de vue de la physique moderne ni même de la physique ancienne, qui expliquait l'action des ventouses par l'attraction, ainsi qu'on le voit par le traité de l'Ancienne médecine (ed. Littré, § 22, T. I, p. 626 sq.; voir aussi *Le Médecin*, p. 27, de ma trad. d'Hipp., et note, p. 395). Le faux Timée de Locres (p. 102) lui-même fait intervenir l'attraction; mais il n'en est pas, il ne saurait en être de même pour Platon, qui nie l'attraction, qui fait commencer la respiration par l'expiration, pour qui enfin l'inspiration est purement mécanique; il faut donc revenir à l'explication fournie par Plutarque (*Quæst. platonicae*, VII, 3).
- « La ventouse agit de la manière suivante : l'air contenu dans sa cavité, en contact avec la chair, uni au chaud, étant échauffé [par le feu que l'on met dans la ventouse], devient plus ténu que les pores de cuire, s'échappe non dans un espace vide, car il n'y en a pas, mais dans l'air qui environne la ventouse, et le repousse, ce dernier com-
prime à son tour celui qui le touche; ce mouvement se propageant de proche en proche, l'air qui est le plus en avant cherche à pénétrer pour occuper l'espace que le premier a quitté; tombant ainsi à l'entour de la chair que la ventouse a séché et entrant en ébullition, il force de même les liquides à entrer dans la ventouse. »
- Si je suis entré dans ces détails à propos de ventouses, c'est que M. Martin pour avoir été trop bref me semble un peu obscur sur ce point, tandis qu'il a très-clairement exposé ce qui se rapporte à la *déglutition* (déplacement de l'air par le bol alimentaire, et propulsion circulaire par l'air déplacé), aux corps lancés, à la chute de la foudre, à l'écoulement des eaux, au succin et à l'aimant (note 173, p. 342); effets qui résultent tous aussi de l'impulsion circulaire par suite du déplacement de l'air, et non de l'attraction. Il est assez difficile au premier abord de se rendre compte de l'application de cette théorie de l'impulsion circulaire à l'action du succin et de l'aimant : suivant Plutarque et le faux Timée de Locres, dit M. Martin : « Une sorte d'air très-subtil, ou de feu, existe dans ce corps, et s'en échappe lorsque par le frottement on a débouché les pores de sa surface : de chaque côté du corps, ces émanations forment un courant par lequel l'air

• environnant se trouve repoussé; mais cet air force à son tour le
• courant à tourner autour du corps et à y rentrer par le côté opposé,
• de telle sorte qu'il n'y ait jamais de vide ; or le courant qui rentre
• dans le succin entraîne avec lui les corps légers. Telle était l'opinion
• d'Empédocte... — Quant à l'action de l'aimant suivant Plutarque ,
• elle s'explique de même, à cela près que les pores de l'aimant sont
• toujours ouverts, et que l'espèce d'air qui en sort et qui y rentre a
• assez de densité pour agir sur le fer. »

(124) Ce mot est ajouté par une autre main. Tout ce qu'on sait de cet Hestiée c'est qu'il était de Périnthe et disciple de Platon (Diog. Laert., III, 1). A la rigueur il pourrait être le même qu'Hestiée qui eut pour fils Archytas, suivant Aristoxène et dont parle le même Diogène (VIII, 4), mais cela est bien invraisemblable. — Voy. la note 90. — La traduction latine de Gadaldinus a été si négligée que personne avant moi, si je ne me trompe, n'avait signalé les passages relatifs à Erasistrate et à Hestiée.

(125) Galien fait sans doute allusion ici aux chapitres 12, 13, 14 du livre premier du traité *des Facultés naturelles* (t. II, p. 26 et suiv.). Dans ces chapitres il est longuement et sagement traité de *l'attraction*.

(126) Ajouté à la marge.

(127) Ce qui serait une proposition absurde, car lorsque nous attirons nous sentons bien que le principe de mouvement est en nous.

(128) τῆ... ἀκολουθεῖν manquent dans la traduction de Gadaldinus.